

Expliciter n° 61 Septembre 2005

L'épochè phénoménologique comme éthique de la prise de parole

Deux terrains pratiques : l'écriture poétique et l'intervention psychiatrique

Natalie Depraz

(Les Rencontres du Thil, 5-8 juin 2005, Journées de recherche soutenues par l'Université de Paris XII EA 431 : « Éthique du rapport au langage », sous la resp. de Madame Monique Castillo)

Introduction

A. Problématique d'ensemble : l'épochè comme *ethos* de l'expérience langagière
L'épochè est le terme qui nomme de façon générique l'attitude libératrice du sujet inhérente à la méthode phénoménologique, la réduction, inaugurée par Edmund Husserl. Elle renvoie initialement, chez les Sceptiques puis chez les Stoïciens, à une attitude pratique par laquelle on suspend son jugement chez les uns¹, on donne son assentiment en connaissance de cause chez les autres.² Quoique Husserl ne se réfère expressément semble-t-il qu'au contexte sceptique, dans le cadre d'un double mouvement, habituel chez lui, de reprise et de démarcation³, on a pu montrer la pertinence d'un ancrage stoïcien de l'épochè phénoménologique.⁴ Notre intérêt pour l'épochè s'inscrit dans ce contexte ouvert par

Husserl de focalisation sur *l'attitude d'affranchissement* du sujet à l'égard de l'entrave du monde prédonné, que nous nous efforçons quant à nous de réinnover plus avant en mobilisant la portée *pratique* de l'épochè,⁵ c'est-à-dire aussi en la situant explicitement dans son double enracinement sceptique et eudémoniste.⁶

En ce sens, l'épochè est tout d'abord pour nous un *ethos*⁷, dont nous souhaitons montrer ici l'importance dans notre relation au langage, écrit et oral, étant entendu que le langage, s'il n'est pas le seul vecteur de notre relation au monde, est une expérience à part entière cruciale pour nous êtres humains. Notre souci est de tâcher de cerner comment la phénoménologie, dans sa méthode, peut contribuer à réassu-

¹ Cf. Sextus Empiricus, *Adversus Physicos*, I, 132, et J. L. March, « Dialectical Phenomenology : from suspension to suspicion », *Man and World*, 1984, 17, n°2, p. 121-124.

² Cf. Cicéron, *Académiques* 2, 32, 104, etc., P. Couissin, « L'origine et l'évolution de l'épochè », *Revue des études grecques*, 42, 1929, p. 373-97.

³ Cf. Fr. Dastur, « Husserl et le scepticisme », *Alter* n°11 « La réduction », Paris, 2003, pp. 13-23.

⁴ R. Migniosi, « Reawakening and Resistance : the stoic source of husserlian epochè », *Analecta husserliana*, 1981, p. 311-19.

⁵ Cf. N. Depraz, « Phenomenological reduction as praxis » : *Journal of Consciousness Studies*, Special Issue : *The View from Within*, 1999, edited by F. J. Varela et J. Shear ; en version française dans : *L'enseignement philosophique*, 2001.

⁶ Cf. N. Depraz, article « Epokhè », in : B. Cassin éd., *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil, 2004, pp. 366-367.

⁷ Cf. N. Depraz, F. J. Varela & P. Vermersch, *On becoming aware. An experiential pragmatics*, Boston/Amsterdam, Benjamins Press, 2003, et N. Depraz, « Pratiquer la réduction : une éthique par delà herméneutique et déconstruction » in : *Déconstruction et herméneutique. Le cercle herméneutique*, Paris, janv. 2004, pp. 75-93.

rer notre attention à l'expression langagière, en nous proposant une économie de la parole et de l'inscription fondée sur la justesse de notre aptitude à *ne dire que ce que nous voyons effectivement*, i.e. ce que nous expérimentons à chaque moment.⁸

B. Pourquoi ces deux terrains ?

D'une part, l'écriture poétique comme l'intervention psychiatrique correspondent à deux terrains pratiques qui se situent en cohérence avec cette exigence méthodique inaugurale et fondamentale de la phénoménologie, qui place au premier plan le « voir » de l'intuition en première personne comme unique critère de la vérité de l'expérience. Tout en recevant une validité de la dimension intersubjective (deuxième personne), énoncée par Husserl lui-même, dans les années 20, comme le fondement de l'objectivité, c'est l'évidence interne du sujet (son « immunité ») qui définit au premier chef la validité de l'expérience. Pratiquant moi-même l'écriture poétique, ayant un accès immédiat au type d'intervention psychiatrique dont je vais parler (pour avoir assisté à certaines d'entre elles, en avoir parlé avec les membres de l'équipe), ces deux terrains remplissent à mes yeux de façon excellente les critères phénoménologiques de l'accès en première/deuxième personnes sources d'une validation proprement phénoménologique.

D'autre part, mon propos consiste ici, en relation avec le travail déjà mené autour de l'éthique inhérente à l'écriture poétique⁹, à ouvrir celui-ci sur deux plans qui sont pour moi restés inexplorés au regard de la question du langage : premièrement, non pas seulement l'écriture mais la prise de parole orale, deuxièmement, non pas l'éthique individuelle du sujet solitaire aux prises avec l'acte d'écrire, mais l'éthique relationnelle d'un langage partagé.

Je vais procéder en trois temps, où seront à chaque fois mobilisées ces deux pratiques du langage (écrit/individuel ; oral/relationnel), et où j'explorerai les modalités selon lesquelles s'y trouve à chaque pas engagée une facette de ce que Husserl nomme lui-même dans *Philosophie première* une « époque éthique », à

savoir une « époque phénoménologique » entendue comme attitude éthique libératrice. Pour ce faire, je mettrai à profit les trois gestes concrets qui définissent à mon sens l'époque comme une *praxis* de notre relation au monde : 1) la suspension, 2) la conversion, 3) la variation.¹⁰

I. Suspendre l'énonciation

Le geste premier inhérent à l'époque phénoménologique consiste en un mouvement de suspension qui est parfois également décrit par Husserl comme une abstention (*sich abhalten*) ou une rupture, une interruption (*Bruch, Unterbrechung*). Quel que soit l'accent retenu, il y a dans l'action de suspendre une dimension de retenue et de diffèrement (« to postpone », poser après, dit justement l'anglais) qui n'est pas nécessairement tranchante, négative et définitive comme pourraient le laisser penser les notions d'abstention, de rupture ou d'arrêt. D'ailleurs, par exemple, en informatique, la fonction « suspendre » est distincte de la fonction « annuler ». « Suspendre », c'est littéralement « remettre à plus tard », comme on suspend une audience pour assurer un temps nécessaire de réflexion, ou bien les armes pour assurer un temps momentané de paix (une « trêve »). Au fond, il s'agit davantage d'un ralentissement de notre activité mentale, discursive et motrice, voire d'un arrêt provisoire, que d'une privation radicale, d'un anéantissement de toute activité.

Ainsi, de même qu'un « ralenti » au cinéma qui permet de mieux apercevoir, lors d'une action au football, qui a donné le coup le premier, à savoir à qui revient la « faute », de même la suspension crée en nous un espace d'ouverture (les dits « points de suspension » ne laissent-ils pas la place à la pluralité des possibilités interprétatives ?), qui nous permet d'observer les différents moments ténus du discours temporel correspondant à la dynamique expérientielle propre au processus de l'énonciation. Ou, pour prendre une autre image visuelle, plus statique, c'est comme l'effet d'une « loupe » qui donne à voir ce que sinon l'on ne voit pas ou plus.

Ce que Husserl thématise d'ailleurs lui-même sous l'expression du « remplissement intuitif », comme ce processus graduel inhérent à l'intentionnalité, par lequel l'objet de notre

⁸ Pour un premier pas en ce sens, concernant seulement l'écriture, cf. *Ecrire en phénoménologie*. « Une autre époque de l'écriture », Fougère, Encre Marine, 1999, chapitre 1, « Y a-t-il une éthique de l'écriture ? ».

⁹ Cf. *Ecrire en phénoménologie*, op. cit.

¹⁰ Cf. à ce propos, N. Depraz, « La phénoménologie, une pratique concrète », *Magazine Littéraire*, La phénoménologie, novembre 2001.

visée se trouve à terme donné en personne ou en chair et en os, parce que nous en saisissons pleinement le sens, il convient de le transposer dans le cadre de la « mise en mots », en parlant d'un « remplissement expressif ». ¹¹ Assurément, la suspension interne à ce processus de remplissement lui ôte immédiatement ce que le terme même de « remplissement » contient encore de mécanique et d'automatique. Ce dernier n'est ni immédiat, ni complet, ni linéaire ; il prend du temps, reste souvent provisoire et inachevé, bref, imparfait, et il demande un effort, un travail. Il commande donc une temporalité suspensive (du latin *suspenciun* : délai, incertitude), c'est-à-dire de la retenue, voire du retardement, et convoque une relation profonde à la patience, c'est-à-dire aussi à la confiance en soi ¹².
Se retenir d'écrire

On parle davantage chez les poètes de « l'angoisse de la page blanche » (Mallarmé), qui signe l'impossibilité d'écrire, à savoir l'échec et le silence, analogues par exemple à l'acédie des moines du désert, que de la panique générée par le fait de décider de ne pas écrire les mots que l'on aurait spontanément envie d'écrire immédiatement.

Assurément, notre spontanéité productive est quand même structurellement filtrée voire court-circuitée par la recherche du mot adéquat ou pertinent (à moins que l'on écrive absolument « au fil de la plume »), mais il est rare que nous poussions l'effort jusqu'à *décider* de ne rien écrire. Nous éprouvons le plus souvent un sentiment de vertige paniquant à l'idée de ne rien écrire, et nous nous précipitons en saturant l'espace de la page, quitte à rayer, réécrire, raturer à nouveau, pour avoir au moins, dit-on « quelque chose à dire ». Or, quoique la rétention soit dans l'ordre de l'écriture un geste contre-nature, elle a une pertinence voire une fécondité évidentes : elle permet d'aller à l'encontre de cette précipitation qu'on a dite, qui est source de confusion potentielle, et ce, en faveur d'une clarté aiguisée et de plus en

plus cristalline de notre usage du langage.

Ainsi, face au malaise vertigineux de ne pas mettre de mots sur la page et à la nécessité corrélative de se rassurer en écrivant immédiatement, le geste de suspension, première composante de l'*epochè* phénoménologique, nous invite à cultiver une attente qui favorise l'ouverture du sens, à savoir des possibilités d'intelligibilité et de formulation. La temporalité suspensive, en effet, est on l'a dit de l'ordre de la lenteur et de la patience, voire de la résistance ¹³ : elle développe en nous une capacité, un souci également, de laisser émerger en nous, à notre insu, passivement, l'énonciation telle qu'elle aura été décantée de toutes les scories qui encombrant notre esprit dans le bouillonnement initial des idées et des mots. Prendre la décision de ne rien écrire, résister au flux immédiat des mots qui viennent spontanément, et ce, durant un laps de temps (par exemple, une demi-heure, ce qui peut nous paraître un temps infini) est libérateur : ce temps est un don que l'on se fait à soi-même, où notre esprit se vide à mesure de tout ce qui nous assaille en termes de pensées toutes plus justes les unes que les autres : nous nous y désencombrons, et sommes ainsi à même de voir plus clairement la consistance effective essentielle d'un mot ou d'une idée. Certes, une inquiétude surgit alors, qui touche à la crainte d'oublier un mot juste, une idée pertinente. Là encore, en faisant jouer cette qualité de suspension, on se prend à se dire que, s'il y a eu oubli, premièrement il n'est peut-être pas définitif, deuxièmement, si le mot ne revient pas, c'est qu'il n'était pas si important que cela.

Différer la prise de parole

Il y a dans la notion de « rétention » quelque chose qui pourrait conduire à l'inhibition, c'est-à-dire à l'absence, en fin de compte, de mots pour dire, faute de mots considérés comme justes.

Avec l'expérience du « différement » de la prise de parole, la contrainte est autre : on sait que, à terme, il faudra parler. Pourquoi ? Parce que, par exemple, dans ce contexte de l'intervention psychiatrique, on ne se parle pas simplement à soi-même, comme dans le cas de l'écriture poétique, avec les risques de complaisance solipsiste et d'infatuation narcissique que cela comporte, ou avec le souci de parfaire la langue au point de ne plus pouvoir ni oser

¹¹ Cf. N. Depraz, F. Varela, P. Vermersch, *On becoming aware, op. cit.*, chapitre 2.

¹² A propos de la patience comme temps de l'attente ouverte et indéterminée, cf. N. Depraz, *Le corps glorieux. Approche phénoménologique de la Philocalie en confrontation avec la thématique catholique*, chapitre 2, « La glorification du corps à l'instant de sa kénose », point D : « Patience et instant pur », à paraître, et Evagre le Pontique, *Le moine*.

¹³ Cf. N. Depraz, « Ecrire, résister », in : *Ecrire, résister*, Fougère, Encre marine, 2001, pp. 169-171.

rien formuler (on rejoint alors ici l'angoisse de la page blanche). Lorsque le psychiatre intervient, l'autre me requiert, à savoir celui qui demande de l'aide. Si l'on est en situation d'adresse, le silence n'est pas tenable très longtemps : il faut parler, même si je dois renoncer à une parole mythiquement parfaite, et m'engager dans la précarité, dans le risque de me tromper.

Cependant, il faut quand même parler « juste ». C'est toute la difficulté de ce « différemment » de la prise de parole. Or, en situation de crise, on risque souvent, y compris le psychiatre, de faire usage de mots qui dit-on « dépasse notre pensée ». Entre soi, c'est déjà ce qui très souvent, lorsque surgit un conflit, nous conduit à dire : « désolé, ce n'est pas ce que je voulais dire ». Parler juste, voilà que s'avère encore plus difficile dans ce contexte d'urgence et de crise où l'on se sent de fait débordé par l'explosion du cadre familial. En ce sens, l'expérience de la crise favorise l'aveu de non-compétence du psychiatre, y compris dans sa capacité à dire. Au moment de partir sur les lieux de la crise, il ne sait pas ce qu'il va faire, c'est-à-dire ce qu'il va dire. Confronté à l'inattendu et, de ce fait, à l'improvisation, il doit inventer une prise de parole à chaque fois nouvelle, précaire et provisoire, soumise à contestations.

D'où une prise de parole souvent différée. Pourquoi ? Tout d'abord parce qu'il écoute au départ plus qu'il ne parle ; ensuite parce qu'après avoir écouté, il se sent parfois tellement démuné qu'il peut décider, de fait, de sortir de la pièce pour se concerter sur « quoi dire » et « comment le dire » avec l'infirmier qui l'accompagne dans l'intervention : il renonce à parler la langue de la compétence, sort de son rôle de psychiatre barricadé dans ses catégories nosologiques, inopérantes devant l'urgence d'un passage à l'acte ; enfin, parce que la situation peut l'amener à « rester sans voix », à vivre une *époque* radicale du langage¹⁴, en présence d'une expérience inattendue, et être amené à réagir par une parole inverse à celle qu'il avait l'intention de prononcer.

II. Convertir la relation à la langue

Le deuxième geste inhérent à l'*époque* phéno-

ménologique, la conversion (*Umkehrung*), correspond littéralement à un retournement (également du latin « vertere » : tourner), voire à un renversement du fonctionnement cognitif. On y pratique une redirection de l'attention, spontanément tournée vers l'objet externe, en direction de mon vécu attentionnel interne. Plutôt que de me focaliser sur le contenu à cerner et à identifier (au *logos*), je m'intéresse à la façon dont ce contenu émerge pour moi (au *tropos*)¹⁵, à ses qualités sensibles propres, à sa teneur affective, à sa texture kinesthésique. Bref, ma relation à la langue s'en trouve considérablement transformée, puisqu'il va dès lors s'agir de porter l'attention, dans les termes de la linguistique issue de Saussure, sur le « signifiant » plus que sur le « signifié ».

Modifier l'attention au mot

Dans le contexte du processus d'écriture, on sera particulièrement vigilant à la *façon* dont émerge le mot juste, ce que W. James nomme à juste titre un sentiment de justesse (*rightness, fitness*), c'est-à-dire à la qualité de mon expérience, de mon vécu dans la découverte du mouvement d'avènement du mot à la conscience. A cet égard, l'expérience, très connue en psychologie, que décrit l'auteur des *Princi-*

¹⁵ A propos de cette distinction entre *logos* et *tropos*, cf. « Toute nouveauté, pour parler en général, porte sur le mode (*tropos*) de la chose innovée, mais non sur le *logos* de sa nature [...] [l'on se trompe] en attribuant à la personne en tant que personne l'opération caractérisant la nature, et non le "comment" et le "quel mode" de son accomplissement selon lequel est connue la différence de ceux qui agissent et des choses qui sont agies. [...] dans le *tropos*, on reconnaît la diversité des personnes selon l'action (*praxis*), [...] dans le *logos* le caractère invariant de l'opération naturelle. » C'est Maxime le Confesseur qui parle (in: *Ambigua Ioannem*, 42, PG 91, 1341ID et *Opuscula Theologica et Polemica*, 10, PG 91, 136D-137B, cité par J.-Cl. Larchet, *La divinisation de l'homme selon Maxime le Confesseur*, Paris, Cerf, 1996, p. 144-145. Voir plus avant tout le point IV du chapitre II, intitulé « *Logos* » et « *Tropos* ». *Tropos* désigne le mode d'être ou d'existence, le « comment est » (*to opos estin*), par distinction d'avec l'être, l'essence, le « ce qu'Il est » (*to ti estin*). Plus avant, le *tropos*, c'est l'hypostase, alors que le *logos*, c'est la nature (*l'ousia*), ce qui signifie, comme l'énonce remarquablement J.-Cl. Larchet : « L'une des connotations principales que Maxime confère à ces termes, c'est que le *logos* est fixe, invariant, immuable, inaltérable, correspondant en quelque sorte à la loi de la nature, tandis que le *tropos* est sujet à diversification, variation, modification ou innovation, correspondant à la façon dont une essence existe, dont un principe est appliqué, dont la nature opère ou, s'agissant de l'homme, dont la personne use de ses puissances naturelles ou exerce leur énergie. » (J.-Cl. Larchet, op. cit., p. 144.) J.-C. Larchet, *La déification chez Maxime le Confesseur*, et Maxime le Confesseur lui-même.

¹⁴ Cf. l'exemple de la gifle donné par F. Mauriac (situation n°2) dans N. Depraz et F. Mauriac, « 'Secondes personnes'. Une anthropologie de la relation », *Evolution psychiatrique*, à paraître.

ples of Psychology : « *tip-of-the-tongue* » (« avoir un mot sur le bout de la langue ») donne toute son ampleur au processus d'émergence, non du mot, mais de la conscience en chemin vers la nomination. Aussi, l'apparition du mot, en fin de compte, n'est que la résultante d'un mouvement ténu, délicat et fragile de relation à soi, où la conscience s'affine mais peut également sombrer puis se trouver remobilisée, où la recherche pré-consciente du sens est en réalité une prise de connaissance tacite, graduelle et non-linéaire, fait d'allers et retours, de l'entourage sensible et affectif, interpersonnel et qualitatif du mot recherché.

A cet égard, la lecture de poèmes permet de partager à un niveau sensible, pré-verbal et affectif, la justesse globale et ponctuelle de l'expression. Quoique le mouvement d'émergence du mot soit nécessairement solitaire et intrapsychique, il reste un échange possible, de type interindividuel, des différentes recherches de production verbale menée chacune individuellement.¹⁶

Décaler son mode d'adresse

Dans le cadre de l'intervention psychiatrique, la conversion de la relation à la langue procède d'un changement de registre dans le mode d'adresse qui se trouve en analogie avec la modification du rapport au mot dans l'écriture poétique. En effet, il s'agit dans les deux cas de défocaliser l'attention sur le résultat à obtenir (l'énoncé, le mot), pour recentrer cette dernière sur le mouvement interne par lequel il est atteint. Ce mouvement interne a partie liée avec le contexte d'apparition du mot, contexte dans les deux cas sensible, affectif et interpersonnel. Un tel contexte est ce qui donne au mot son volume, son relief signifiant dans l'écriture : il reste individuel, lié à la sensibilité du poète ; dans l'intervention psychiatrique, le contexte est d'emblée interpersonnel : le discours individuel du psychiatre s'y trouve radicalement décentré au profit de la multiplicité des résonances relationnelles en jeu.

Alors que la crise conjugale ou familiale naît de la montée en puissance d'une parole placée sous le signe du rapport de forces linguistique (« c'est forcément moi qui ai raison ; lorsque je réagis à la parole d'autrui, c'est bien pour lui faire entendre ce qu'il n'a pas compris »), l'intervention du thérapeute familial va

consister à faire baisser la pression « politique » en situant sa prise de parole autrement. C'est justement cet « autrement », lieu de son *ethos* propre, qui définit ici la conversion du rapport au langage. Le psychiatre use classiquement de catégories nosologiques discriminantes qui le confortent dans sa compétence et instaure par rapport au patient et à sa famille une dissymétrie relationnelle (un rapport de pouvoir), reproduisant ainsi à un niveau plus réglé le rapport linguistique de forces qui est à l'origine de la crise : d'où l'impossibilité à faire bouger la structure si on la reproduit sur un autre plan. Or, la tâche du thérapeute familial consiste à décaler son mode d'adresse.

Ce décalage concerne la prise en considération du contexte, à la fois (1) familial (la pluralité des personnes) et (2) expressif (la multiplicité des aspects de la relation communicationnelle) : faire attention à la résonance affective des termes, à l'attitude, à la gestuelle qui les commande. Notamment, il s'agit pour le thérapeute de prendre appui sur ce qu'il ressent lui-même (sur la façon dont la situation critique résonne en lui par rapport à sa propre histoire personnelle et familiale) pour le remettre au service de sa façon de parler, de s'adresser aux personnes en crise¹⁷ ; plutôt que de se cliver en agissant sous couvert d'une neutralité dite objective, le thérapeute libère le flux de ses affects et les fait entrer dans l'espace de la parole. Sur un mode systémique issu de G. Bateson, il se considère lui-même comme impliqué dans cette situation, sans position possible de surplomb : il est attentif aux diverses modalités d'expression, linguistiques et périlinguistiques (le ton, le timbre, le rythme, les intonations), tout ce qui peut l'affecter par delà le contenu énoncé, et travaille à observer en lui comme ces modalités périlinguistiques l'affectent.

III. Faire varier l'expression

Le troisième geste concret inhérent à l'époché phénoménologique éthique nous confronte à un exercice de « variation ». Autant suspension et conversion sont des gestes internes expérimentiels dont on peut vérifier l'intérêt à propos

¹⁶ Cf. P. Vermersch, *L'entretien d'explicitation*, Paris, 1994.

¹⁷ Cf. à propos de l'usage de ce terme de « résonance », Mony Elkaïm, *Si tu m'aime, ne m'aime pas*, Paris, Seuil, 1989. Pour quelques tentatives de présentation phénoménologique, cf. N. Depraz, « Ethique relationnelle et pratique de la résonance interpersonnelle », in : *Colloque E. Castelli*, « Le don et la dette », janv. 2004, sous presse ; N. Depraz et F. Mauriac, « La résonance comme époché éthique », *Alter* n°13, Ethique et phénoménologie, Paris, octobre 2005.

de l'expérience langagière mais qui ne la concerne pas au premier chef, autant la variation est chez Husserl directement en prise sur l'articulation possible du langage et de l'expérience. De quoi s'agit-il ? En faisant défilant dans notre esprit les différents traits caractéristiques d'un objet (chose, vécu, qualité sensible, mot), nous nous efforçons de conserver ceux qui nous paraissent inhérents à son identité, et de mettre de côté ceux qui semblent contingents. Il s'agit au fond d'un exercice de discrimination ou de discernement qui vise à dégager l'identité invariante de l'objet, Husserl dira son « eidos », parlant à ce propos de « variation eidétique ». En réalité, ce processus discriminant développe et aiguise en nous notre capacité à « voir » précisément ce dont nous parlons, ce qui signifie que, nécessairement, une telle variation est déjà l'œuvre dans la suspension et la conversion, ou bien, au minimum, requièrent l'un et l'autre pour pouvoir s'exercer pleinement. Ces trois gestes sont donc opérants ensemble, sinon simultanément, du moins sur un mode circulaire plus que successif ou chronologique.

A. Versions, variantes

L'écriture est un lieu d'expérimentation de l'échec, du « ratage » comme apprentissage de la juste expressive : aussi, on le sait, les ratures et les brouillons, les versions multiples, inachevées et jamais définitives font-ils partie intégrante du processus d'écriture. Contre le logocentrisme de l'écrit, Derrida met en avant la voix et sa mobilité, sa « différance » ; contre le Dit et sa fixation en logos conceptuel et identitaire, Levinas souligne la force du Dire et ses corrolaires en acte : désécrire, réécrire.

Nous sommes ici au cœur d'une pratique du langage qui ne met pas au centre une norme quelle qu'elle soit (le bien écrire, le bien dire, la recherche du mot parfait), mais dont l'éthique est d'abord une attention à ses défauts, ses failles, ses difficultés internes : la confrontation avec la diversité des versions, la changeabilité des variantes nous permet de prendre conscience de l'inanité d'un idéal langagier, qu'il soit substantiel ou régulateur, et de la nécessité de travailler avec la finitude du « ne pas bien dire, ne pas savoir comment dire », c'est-à-dire avec une telle mobilité, celle que révèlent les termes mêmes de « version » (tourner) et de « variante » (bouger).

Aussi est-on amené, affecté par l'expérience d'écrire, à insister davantage sur les variations que sur le dégagement ultime (mythique ?)

d'un invariant unique, formel et identitaire. On opère ce faisant un déplacement par rapport à la variation eidétique husserlienne : le laboratoire des variantes, des variations devient le seul lieu d'expérience scripturaire, l'inscription étant dès lors placée sous le signe du contingent, du provisoire et de l'éphémère.

B. Adresse multidirectionnelle et antinomique
De même qu'il ne s'agit pas de produire par l'écriture une forme parfaite et définitive, de même ne cherche-t-on pas en intervention d'urgence psychiatrique à « guérir » le soi-disant « malade ». Dans un cas comme dans l'autre, toute idée de norme (de normalité) est bannie au profit d'une éthique de la situation, ce que les praticiens du groupe ERIC¹⁸ revendiquent par exemple comme une éthique pratique¹⁹ ou une éthique contextuelle, relationnelle²⁰.

Dès lors, le langage utilisé, les mots prononcés, le mode d'adresse ne sauraient être isolés du cadre où ils opèrent : en lien avec le système dans lequel il se trouve inscrit et impliqué, sa façon de parler épouse celle de ses interlocuteurs, non qu'elle soit identique, mais du moins abandonne-t-il la langue de la compétence nosologique (enfermante) pour être en phase avec eux sur un mode ouvert²¹ ; c'est aussi abandonner l'idéal illusoire et abstrait d'une interlocution avec une seule personne à la fois, où l'on pourrait contrôler l'échange et s'assurer d'une emprise thérapeutique sur le patient. C'est pourquoi, sa technique d'adresse est d'emblée multidirectionnelle, non pas univoque, mais procédant par rebondissements de proche en proche : il parle à tous en même temps tout en s'adressant à chaque fois à chacun en particulier, créant ainsi des ententes indirectes en même temps que l'entente directe et faisant circuler auprès de chacun cette entente plurielle. Son propos varie, se module de façon à faire entendre à l'autre ce qu'il ne peut

¹⁸ Cf. le travail d'intervention d'urgence psychiatrique à domicile du groupe E.R.I.C. (Hôpital Charcot, Plaisir, 78) dirigé par F. Mauriac, sur lequel nous prenons appui ici pour notre présentation de l'intervention psychiatrique.

¹⁹ Cf. à propos de l'éthique en question : M. Robin, F. Mauriac, F. Pochard, I. Regel, A. Waddington, S. Kannas, « Ethique pratique et situation de crise en psychiatrie », *L'Evolution Psychiatrique*, 63 : 227-43, 1998.

²⁰ Boszormenyi-Nagy et Krasner, *Between Give and Take*, Brunner Mazel, 1986 ; P. Michard et G. Shams-Ajili, *L'Approche contextuelle*, Paris, Morisset, 1996.

²¹ Cf. A. Cicourel, *Le raisonnement médical*, Paris, Seuil, 2002.

entendre venant de son conjoint ; d'où une approche corrélativement antinomique de la prise de parole : il dit à chacun une chose (qui le conforte dans ce qu'il pense) et son contraire (qui le met mal à l'aise, mais conforte l'autre en opposition avec lui). Cette adresse à la fois multidirectionnelle et antinomique permet de rouvrir l'espace de la parole qui s'est trouvé bloqué par le conflit frontal et la surenchère du rapport de forces linguistique.

Conclusion : l'opérativité de la réduction mise en pratique dans l'élément du langage.

La mise en pratique de l'*epochè* dans l'élément du langage aux fins d'y découvrir les contours d'une éthique de soi et des autres en situation se trouve ainsi tressée en trois gestes :

1) la suspension en révèle le rythme temporel : ralentir le rythme de l'énonciation pour se mettre en contact avec sa propre expérience, expérience souvent notée par les thérapeutes, expérience quotidienne que l'on peut faire soi-même : l'énonciation se ralentit d'elle-même quand nous sommes vraiment en train de voir et de vivre ce dont nous parlons (on dit couramment que « nous cherchons nos mots »), plus justement, nous sommes en train de nous relier à notre expérience. P. Vermersch, à ce propos, parle d'une prise de parole incarnée.²²

Elle s'accélère lorsque nous énonçons du prêt à penser, ou usons de rationalisations, de constructions déjà élaborées.

2) la conversion dessine son relief affectif : on y touche du doigt les modalités sensorielles qui forment le contexte (péri-verbal, infra-verbal, para-verbal) de notre expérience d'énonciation, ses diverses modalités de résonance affective avec mon histoire propre, lesquelles ont un effet immédiat d'implication sensible du psychiatre dans le vécu du patient.

3) la variation donne son volume interpersonnel à l'espace, est facteur d'ouverture et de verticalisation des relations.

Bref, si en phénoménologie, « écrire, c'est décrire »²³ assurément, la description, par sa neutralité, reste extérieure à l'engagement propre à la prise de parole personnelle et interpersonnelle, qui véhicule tout autant sinon plus attestation, témoignage, récit et promesses.²⁴

Saint Eble 2005, entretiens dans le jardin,



²² Cf. P. Vermersch, *L'entretien d'explicitation*, op. cit.

²³ N. Depraz, « Quand écrire, c'est décrire. Le statut du langage phénoménologique (Husserl, Derrida, Marion) », *Recherches husserliennes*, vol. 14, 2000, pp. 75-93.

²⁴ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990 ; *Temps, histoire, récit*, Paris, Seuil, 2002.

Pour un nouveau livre II

Frédéric Borde

Pour des raisons contingentes, je n'ai pu participer au séminaire du Grex en juin dernier. Je ne profiterai donc pas du retour des lecteurs de l'article inaugurant cette recension qui m'aurait peut-être invité à modifier son orientation. Je conserve donc ma perspective, dans l'attente du prochain séminaire.

Le texte qui va cette fois nous intéresser est de février 1996, et se trouve dans le numéro 13 de la revue, alors intitulée *Grex info*.

On remarque quelquefois, dans le domaine de la recherche, la présence insistante et cocasse de certains objets réputés prosaïques. Un exemple célèbre de ces dernières années est la *théière* dans le domaine de l'image numérique : l'objet présentant un profil adéquat, est devenu un paradigme graphique. Ainsi, pour ceux qui s'interrogeraient à propos d'une récurrence du mot « confiture » dans le lexique du Grex, la clé se trouve dès l'introduction de *Pour une psychophénoménologie*²⁵, premier de deux textes formant une suite programmatique.

Il est bon de revenir à la source quand l'un des termes d'une expression est devenu implicite, ce qui est le cas pour « l'escabeau ».

Dans cette introduction, Pierre rappelle qu'il concevait, au moment de la sortie de son livre, en 1994, l'EdE comme l'« escabeau » et l'« étude de la pensée privée » comme les « confitures ».

Le sens de cet article, qui se présente comme *faire-part*, est de resituer l'EdE dans les sciences de l'esprit, « large mouvement interdisciplinaire comprenant des philosophes, des neurosciences, des psychologues, des linguistes, de l'intelligence artificielle » et, bien sûr, la phénoménologie, afin de délimiter un nouveau domaine : la psychophénoménologie.

Cette introduction dessine la situation suivante : jusqu'alors, le développement de la méthode d'accès, l'EdE, s'était mené en regard d'une « pensée privée » définie selon l'opposition « point de vue privé/point de vue en troisième personne », et privilégiant les domaines cognitifs « pensée, émotion, croyances, symbolisation ». Pierre conçoit maintenant qu'il s'agit de développer une

recherche propre à permettre l'accès au « niveau de ce qui apparaît au sujet, autrement dit le niveau phénoménologique ». Il s'agit donc d'un article re-fondateur, concernant en premier lieu les problèmes de l'« escabeau ». Dans le premier chapitre, cette nécessité s'énonce en deux points :

« - vivre l'expérience subjective est spontané, sans préalables ni conditions. décrire, analyser l'expérience subjective est une expertise. »

Nous avons déjà rencontré, dans le *Grex info* n° 11, ce thème de *l'acte réfléchissant*, qui concerne « la mise en mots du pré-réfléchi ». Mais l'enjeu qu'il présente est cette fois restitué « historiquement »²⁶ : « aucun chercheur qui s'est engagé dans ce domaine n'a vu la difficulté méthodologique (...) ». La nécessité est donc celle d'une rupture épistémologique clairement définie : « En matière d'expérience subjective, la rupture épistémologique (au sens de Bachelard) qui distingue le réalisme naïf pré-scientifique et l'élaboration de connaissances scientifiques passe par cette prise de conscience contre-intuitive : l'accès, la description, l'analyse de l'expérience subjective est le produit d'une démarche experte, médiata, élaborée, s'apprenant non sans difficultés, s'exerçant et se perfectionnant sur plusieurs années. »

Pierre propose d'expliquer en trois points ce qui a pu masquer cette difficulté.

La première cause concerne les conditions de la prise de conscience. Habituellement, celle-ci répond à « la pression des circonstances » : « (...) nous sommes poussés à la prise de conscience parce qu'il y a arrêt de la routine par le manque, comme par le surplus, par l'obstacle comme par la lacune ou le triomphe. Mais une chose est que la prise de conscience de l'expérience subjective se fasse sous la pression des circonstances, une autre est d'être en projet délibéré d'y accéder pour des objectifs de recherche ou de pratiques professionnelles et d'en produire une description pleine et une analyse. » Cette première explication met donc en avant une soumission naïve à l'aléatoire de l'accès à la conscience.

²⁵ J'adopte, pour ma part, le tiret entre les deux mots.

²⁶ Dans ce texte, par allusion seulement. Pierre consacra plus tard un article à ce problème.

La seconde explication rappelle que la prise de conscience n'est pas encore une condition suffisante, se faisant généralement « sur un mode relativement vague ». Or, c'est bien une mise en évidence de ce flou que permet, par contraste, la médiation de L'EdE, permettant de « décrire les actions élémentaires, les prises d'information, les micro-opérations. »

La troisième explication est complémentaire de la seconde : est généralement ignorée la différence qualitative entre deux visées, « penser à l'expérience et faire l'expérience, (...) se souvenir globalement et rendre à nouveau présente une expérience passée (présentifiée). »

Pierre remarque que, contrairement à Piguet, aucun ouvrage de philosophie de l'esprit ne prend en compte cette difficulté, laissant augurer une certaine confusion chez leurs auteurs. Une exception est faite pour F. Varela, praticien expert de la présence attentive.

Au terme de ce premier chapitre, la nécessité ne paraît rien devoir à la phénoménologie de Husserl. La thèse justifiant la rupture apparaît surtout comme une conséquence de l'explicitation. De plus, on se souvient que ces mêmes arguments étaient dirigés contre la phénoménologie dans les articles précédents. Quelles sont donc les nouvelles positions ?

Dans son second chapitre, Pierre souhaite définir la psycho-phénoménologie par la négative : « il faut éclairer aussi ce qu'elle n'est pas. »

Il l'oppose, dans un premier temps à la psychologie cognitive, en ce que « la psycho-phénoménologie réintroduit le point de vue en première personne. »

En quête de rigueur méthodologique, la psychologie expérimentale s'est constituée sur le modèle des sciences de la nature, au risque d'oublier que son objet, l'homme, est aussi un sujet. Or, le thème de la conscience fait retour.

L'évacuation du point de vue subjectif est encore motivé par un second argument : de toutes façons le sujet n'est pas conscient de ce qui se passe réellement. Dans cette position, l'erreur consiste à n'attribuer de valeur qu'aux données produites indirectement : puisque le sujet ne peut avoir conscience de *telle* loi, ce dont il a conscience ne présente aucun intérêt.

Cette idéologie est élémentariste, et juge *a priori* superficiel, sinon faux le niveau de description phénoménologique. Pourtant, le sujet est irréductiblement seul « utilisateur de sa propre cognition ».

Mais la critique épistémologique de Pierre s'adresse aux sciences naturelles en général : les acquis scientifiques ont induit l'exclusion du point de vue subjectif. Que le soleil paraisse se lever et se coucher est considéré comme une illusion depuis Copernic, que la perception contrevienne aux vérités géométriques se nomme « illusion d'optique ». A travers ces remarques, on pense immédiatement au Husserl de « La terre ne se meut pas », bien que la perspective de Pierre soit encore une fois caractérisée par le pragmatisme : « (...) c'est à partir de la prise en compte plus ou moins adroite de cette expérience subjective que les pratiques de thérapie, de remédiation, d'entraînement, de formation, de travail réflexif s'opèrent !!!! »

De plus, au moment où l'élémentarisme de cette démarche trouve satisfaction dans les outils toujours plus précis de l'imagerie cérébrale, se fait jour la nécessité de corrélérer ces données avec l'expérience subjective correspondante.

Dans les sciences cognitives, on parle de « déficit explicatif » pour qualifier cette absence de relation entre les modèles issus de données objectives et le vécu du sujet.

Pierre dénonce cet état de fait pour la psychologie aussi : « Cette absence de prise en compte du niveau d'analyse phénoménologique en psychologie permet aussi probablement de comprendre pourquoi, malgré l'abondance indéniable de résultats de recherches de qualité scientifique rigoureuse en psychologie cognitive, il y en ait si peu qui intéressent les praticiens, qui leur soient réellement utiles. »

Ainsi, le propos de Pierre est d'en finir avec l'exclusivité de la méthode expérimentale classique en proposant d'élaborer une méthodologie d'accès à l'expérience subjective qu'il a plus récemment qualifiée de *complémentaire*.

Dans le second temps de sa définition négative, Pierre oppose psycho-phénoménologie et philosophie phénoménologique.

Comme nous l'avons vu dans le texte du n° 6 de *GreX infos*, l'opposition en question est cette fois manifestée par Husserl lui-même, sans toutefois emporter la conviction de notre auteur. Comme promis, le premier argument de Pierre est d'ordre historique.

Après un traitement « psychologisant » de la question du fondement des mathématiques, sévèrement critiqué par Frege, Husserl a

attendu dix ans pour publier à nouveau. Il se défendra alors contre l'accusation de psychologisme, et commencera d'élaborer une approche dont « toutes les analyses s(er)ont dorénavant subordonnées à la mise en œuvre d'une réduction ». Le rejet de Husserl semble donc être une conséquence de ce purgatoire.

Au passage, Pierre propose une définition de la réduction : « opération de l'esprit par laquelle on fait abstraction de quelque chose pourtant présent : corriger un texte en faisant abstraction du sens pour mieux se focaliser sur l'orthographe. (...) Mais, dans certains cas pour ne pas prendre en compte cet aspect il faut suspendre, interrompre, mettre entre parenthèses²⁷, inhiber son attitude spontanée, qui s'appuie naturellement sur la prise en compte habituelle, sur la croyance non-questionnée, sur la familiarité implicite à tenir cet aspect comme évident. Cette réduction peut qualifier ce qui est ainsi écarté : réduction des aspects sémantiques = non prise en compte de ces aspects ; ou quelquefois, elle peut désigner ce qui est conservé : réduction à la structure = qui ne prend pas en compte le contenu et se centre exclusivement sur la forme. » A cet endroit, Pierre renvoie à un texte plus complet sur ce sujet, qui paraîtra dans le n° 16, *Ascension directe à la réduction, carnet de voyage*, qui fût en fait rédigé en novembre 1995.

Cette définition permet d'éclairer le « partage disciplinaire du territoire », qui n'est plus d'ordre historique : ce sont les projets qui divergent.

La réduction phénoménologique est *eidétique*, elle ne conserve que ce qui relève de l'*essence* de la chose, « excluant ensuite toute transcendance (ne prenant pas en compte toute opinion sur la réalité du monde extérieur). »

Il me semble devoir ici revenir sur cette dernière définition²⁸.

Il n'est pas douteux que la réduction phénoménologie suspende l'« *opinion* sur la réalité du monde extérieur », mais cette opinion, qui consiste à croire que le monde « est réellement tel qu'il m'apparaît », est habituellement qualifiée d'*attitude naturelle*. Si l'on se réfère à la définition que Natalie Depraz²⁹ donne de *transcendance* :

« Synonyme phénoménologique d'extériorité. Est transcendant un objet que sa visée intentionnelle va me permettre de constituer en unité de sens pour moi. », il faut remarquer qu'il s'agit d'un *synonyme phénoménologique*. Cela signifie que la *transcendance* qualifie quelque chose qui est *conservé* au sein de la réduction. Si, pendant cette réduction, le monde n'est pas perdu pour moi, s'il continue de « valoir » comme *autre que moi-même*, c'est en tant qu'horizon *transcendant*, que je puis maintenant distinguer de l'*immanence* (synonyme phénoménologique de l'intériorité), la sphère de ce qui m'est propre.

Plus loin, Pierre semble déduire le sens de « transcendantal » de la définition qu'il a donné de « transcendance » : « La réduction transcendantale (qui est donc qualifiée par le domaine qu'elle exclue et non par celui qui est conservé) est encore plus claire dans son projet si, par transcendantal, je désigne le domaine de tous les objets réels extérieurs au sujet, cette réduction suspend tout intérêt quant à savoir s'il y a existence ou non de ces objets (suspend toute position d'existence) (...). »

Ici encore, le domaine transcendantal est équivalent de l'attitude naturelle. Reportons-nous encore une fois au glossaire de N. Depraz : *transcendantal* : « Désigne l'ego lui-même, la subjectivité (...). Est également transcendantale l'attitude de l'ego qui a opéré la réduction et modifié son regard naturel sur le monde. » Dans la première partie de la définition, c'est l'ego lui-même qui est transcendantal, et ne peut être que conservé au sein de la réduction, il est même l'objet de toute la recherche phénoménologique, considéré comme le sol ultime de toutes nos constitutions. La deuxième définition lui donne le sens d'une attitude. Cette attitude transcendantale est une réduction, l'envers phénoménologique de l'attitude naturelle, elle consiste d'abord en une suspension de toute position naturelle naïve d'existence.

Quant à la relation entre les deux termes, il semble que nous puissions concevoir la « transcendance » comme statut « transcendantal » de l'extériorité, c'est-à-dire statut de l'objet « extérieur » compris maintenant comme constitué par l'ego dans la corrélation noético-noématique³⁰.

²⁷ On reconnaît ici l'*epochè*.

²⁸ Afin aussi d'éclairer les concepts de « transcendance » et de « transcendantal », pour répondre à une question posée à St Eble.

²⁹ Natalie Depraz, *Husserl*, Armand Colin/HER, Paris,

1999

³⁰ Au risque de démoraliser, je suis obligé de préciser qu'il s'agit, je crois, d'une définition « non-fausse », mais très simplifiée. La question du « transcendantal » est bel

Toujours est-il que le problème avec la phénoménologie se situe une nouvelle fois sur le plan de la méthode. Et bien qu'il fasse de gros efforts diplomatiques en déclarant admettre le « caractère valide *a priori* des analyses de phénoménologie pure », Pierre ne peut l'exempter des contraintes de validation d'une connaissance empirique qu'en lui prêtant de curieuses inclinations : « Je peux comprendre que pour des philosophes, une fois l'analyse opérée, elle ne soit pour eux rien de plus qu'une belle analyse réussie. » Et d'en conclure : « Le partage principal est donc relativement clair : philosophes et psychologues n'ont pas le même projet scientifique. »

Toutefois, il reconnaît certaines vertus à la rigueur husserlienne : « « Mais on pourrait dire que la phénoménologie pure en tant qu'elle étudie et clarifie les actes psychiques, en tant qu'elle place au centre de son intérêt la conscience, la vie intentionnelle, fait peut-être le travail qu'auraient dû faire les psychologues pour fonder leur discipline sur des distinctions conceptuelles saines. »

D'un premier point de vue, Pierre s'accorde avec Piaget sur le principe d'élaboration des essences, que ce dernier préfère nommer « invariants », tout en rejetant la méthode phénoménologique « au sens de l'absence de recueil de données empiriques. » La nécessité est donc déclarée de « développer de manière plus systématique une méthodologie de l'élaboration des catégories descriptives et des définitions conceptuelles ».

D'un second point de vue, la psychologie n'a aucun intérêt à oublier son foyer d'origine : la philosophie. Sa quête d'indépendance, très récente (qu'est-ce qu'un siècle pour la connaissance ?) ne s'est pas faite sans douleur. Pourtant, « La psychologie seule, sans tout le travail des philosophes sur la théorie de la connaissance et toutes les analyses sur les actes cognitifs est vouée à la naïveté philosophique et reconduite inmanquablement à des positions qui reprennent sans le savoir des points de vue qui ont déjà été débattus depuis quelques siècles. » Les philosophes sont d'ailleurs aujourd'hui soumis symétriquement au même risque.

Il sera donc profitable pour la psychologie de mobiliser les travaux de Husserl, tout en

collaborant avec des philosophes (N. Depraz en l'occurrence) afin d'éclairer la méthodologie, tout en visant l'autonomie : « la psychologie devrait comporter une couche de « psychologie pure » phénoménologique comme partie de son propre domaine. »

Enfin, une troisième confrontation se déroule entre « psycho-phénoménologie et psychologie phénoménologique ».

Pierre n'est pas le premier chercheur à initier une telle démarche. La psycho-phénoménologie peut qualifier les premiers travaux de Sartre³¹, que les reproches méthodologiques de Piaget mentionnés plus haut n'ont pas épargné. Des courants de psychologie ont été influencés par la phénoménologie du vivant même de Husserl, en Allemagne, en Hollande, à Louvain. Au Etats Unis et au Canada a émergé, autour d'Amadeo Giorgi, une « phenomenological Psychology », dont quelques références bibliographiques, dues à Maurice Legault, sont proposées. Toutefois, l'exigence méthodologique définie plus haut semble absente de ces divers travaux.

En fin de compte, la discipline reconnue la plus proche de ce que Pierre souhaite développer reste la PNL. Travaillant de manière pragmatique, les auteurs cités, Dilts, Bandler, Grinder, Andreas ont opéré d'importantes distinctions concernant l'expérience subjective, envers lesquelles Pierre reconnaît sa dette. Mais la structure d'ensemble reste à l'état d'outils et ne constitue pas encore un corps théorique.

Sur ce constat, l'article s'interrompt momentanément. Il sera complété dans le n° 14.

A l'issue de ce texte, on observe un partage entre les modèles, les théories de la conscience (psychologie expérimentale, philosophie), auxquelles manque une véritable méthodologie, et les démarches pratiques intéressantes (présence attentive, PNL) qui ne fournissent pas une théorie scientifique satisfaisante. Quant à la phénoménologie de Husserl, elle occupe une place toujours équivoque, semblant occuper le territoire visé par Pierre, mais de manière non-empirique.

Pour cette rupture épistémologique, la tâche n'est donc pas des moindres, puisqu'il s'agit d'abord de poser le problème méthodologique de l'acte réfléchissant, dans l'ambition de lui

et bien le lieu de la plus grande complexité de la phénoménologie.

³¹ C'est sans doute lui qui est visé par Derrida dans l'introduction de *La voix et le phénomène*, en 1967.

donner un statut scientifique, pour ensuite contribuer à une théorie de l'expérience subjective et de la conscience.

Il s'impose donc que la suite de cet article concerne, comme nous le verrons prochainement, les « problèmes de validation ».

« *C'est comment un moment spécifié ?* »

Petit écho dans la suite immédiate de St-Eble 2005

Maurice Legault

Un des thèmes apparus dans le cadre du travail fait à St-Eble cette année a porté sur le moment spécifié. Lors d'un retour en grand groupe, on a relevé, par exemple, la question : « C'est grand comment un moment spécifié ? ». De mon côté, la problématique en lien avec ce thème est apparue dans le tout premier entretien dans lequel j'étais en position A (interviewé). Le but des premiers entretiens effectués lors de cette mise en marche du travail était double. D'une part, il s'agissait de profiter de l'occasion qui nous est donnée à St-Eble de s'exercer à la pratique de l'entretien d'explicitation, aussi bien en position A qu'en position B (intervieweur). D'autre part, il s'agissait aussi, à partir de ces premiers entretiens, de porter attention à ce qui pouvait devenir sur place à St-Eble, mais aussi dans sa suite, tout au long de l'année, un ou des thèmes de recherche.

La proposition pour ce premier travail d'entretien en binôme était de se référer à un moment vécu au cours l'été, un moment plutôt agréable, du moins c'est la consigne que j'ai retenue. En position A, j'ai choisi de m'intéresser à la formation à l'entretien d'explicitation que je venais de donner durant quatre jours en juin et deux jours en août à des étudiants à la maîtrise et au doctorat à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Dès le début de l'entretien, il était clair pour moi que je devais d'abord choisir entre la session de travail du mois d'août et celle de juin pour en arriver éventuellement à un moment spécifié. Après avoir fait le choix de juin, ce qui est venu d'abord a été, non pas un ou des moments possibles à explorer, mais plutôt une impression et un sentiment d'aisance et d'expertise en lien avec le travail de formation à l'entretien d'explicitation. Et avec cela, une remise en contexte très claire où les participants sont devant moi en demi cercle, en particulier, en situation de retour d'exercice. Mal-

gré l'accompagnement expert et bienveillant de mon B, il n'y a toujours pas de moment spécifié à ma portée, c'est à dire pour moi, tel retour de tel exercice, le jour 2 de la formation par exemple, en après-midi. Et mon étonnement alors d'être dans un quasi revivre du type de ce que j'éprouve habituellement dans un moment spécifié, par exemple ici, les paroles que je dis, la position sur ma chaise, l'expérience corporelle aussi, celle d'être bien assis avec une posture où je suis à la fois engagé face à eux et simultanément adossé en mode détaché. Il y a un sentiment net d'un quasi revivre, d'une présentification d'un vécu. Ce qui m'habite alors et m'étonne est le fait de m'éprouver ainsi pour la première fois en position A, en mode revécu, mais sans la référence à un moment spécifié, soit le fait de pouvoir identifier un lieu physique donné et un temps donné d'une journée donnée. Je reste donc avec cela, et mon B, fait ce qu'elle a à faire, soit de susciter par ces questions le retrouvé de cet espace-temps singulier, mais comme je n'y arrive pas, le passage à l'accueil de ce qui se passe pour moi à ce moment-là dans l'entretien. Je me laisse aller dans le contenu premier de ce vécu, mais simultanément dans de cette contradiction éprouvée, soit d'être bien là à l'UQAM, avec ces étudiants, à revivre « ce moment » de retour d'exercice et en même temps sans pouvoir le positionner à un moment donné de l'un ou l'autre de ces quatre jours de juin.

En retour d'exercice, en grand groupe, je soulève ce point sachant que cela touche un aspect fondamental de l'explicitation, à savoir que « le vécu ne peut être du vécu que dans du singulier ». Je crois que c'est à ce moment que je parle de l'idée du « revécu d'un classe de situations », soit dans l'exemple ci-haut tous les retours d'exercices dans ce stage de formation. On fait écho à mon témoignage en disant que cet entretien avait alors peut-être été réalisé sur

le registre de l'identité personnelle et professionnelle étant donné le fait qu'il était question du sentiment d'expertise dans la conduite d'une formation.

Ces deux idées, celle de classe de situations et celle du niveau identitaire m'ont intéressé, mais laissé aussi quelque peu perplexe face à ce sentiment net d'un quasi revivre du type de celui éprouvé dans l'évocation d'un moment spécifié bien indexé à un espace temps donné, mais sans pour autant pouvoir l'identifier.

Lors d'un retour subséquent en grand groupe, à la suite d'un autre travail en situation d'entretien, alors que nous revenions à nouveau sur cette question du moment spécifié, Pierre a fait une proposition au sujet de ce qui s'était peut-être produit dans mon expérience d'un quasi-revivre non spécifié. Cette proposition était tout à fait en résonance avec mon vécu. Je ne sais pas si je le dis avec justesse, mais ce que j'en ai compris c'est qu'il serait possible d'évoquer un vécu avec sa teneur de singularité, mais sans nécessairement avoir la conscience réflexive qu'il s'agit d'un moment spécifié. Je suis en évocation d'un vécu, je peux décrire, par exemple, des actes que je sais que j'ai posés, je retrouve du vécu corporel, etc. donc je suis bien là à revivre quelque chose, mais sans que je puisse dire à B que c'est tel moment de telle journée dans tel lieu.

Une autre façon de penser cette problématique serait de considérer le moment donné et le lieu physique donné comme un pré supposé au sujet de ce que c'est un moment spécifié. Il s'agit ici d'une invitation à mettre parfois entre parenthèse, de suspendre ce pré supposé au sujet de la nature du moment spécifié pour se tourner vers son expérience du quasi revivre et de chercher plutôt dans ce revécu des indicateurs de la validité. « A » serait alors en quelque sorte, à son insu (à l'insu de sa pensée réflexive devrais-je dire) relié à un moment spécifié, en mode de conscience directe, mais sans pouvoir y attribuer un lieu et un temps précis. Tout se passerait alors comme si les catégories d'espace et de temps définissant habituellement un moment spécifié pouvaient dans certains cas prendre moins d'importance, au profit d'autres catégories descriptives davantage associées au présent même de l'entretien.

Il y a eu bien d'autres thèmes soulevés à St-Eble cette année, et j'aurai l'occasion de revenir sur l'un d'eux (le thème du passé-présent-futur en ede) dans un prochain article, mais ce

passage de l'entretien vécu en tant que A, le premier jour à St-Eble, m'aura éveillé à cette question des prés supposés que je porte au sujet du moment spécifié, mais aussi plus largement sur tous les autres pré supposés que j'ai pu construire au fil des années, au sujet de l'explicitation, ou d'autres domaines, et qui m'ont peut-être amené, à mon insu, à me fermer à des réalités humaines complexes prêtes à apparaître là devant moi.

Saint Eble 2005, entretiens dans le jardin.



Pour certains d'entre nous, nous sortons de l'université d'été de St Eble 2005, mais voici, après le compte-rendu de Pierre pour le groupe I du séminaire précédent de 2004 (Expliciter n°56, octobre 2004 :->), celui du groupe dit II.

St Eble 2004. Mais que faisait le groupe II ?

Mireille SNOECKX

La démarche nouvelle proposée par Pierre impliquait que chaque participant expérimente trois fois de suite le même rôle, A (interviewé) ou B (interviewer); puis une distance s'instaurait entre les A et les B par la constitution de groupes d'appartenance permanents pendant toute la durée de la recherche. Les A forment un groupe qui dialogue à propos de leur expérience de A. Les B forment un groupe qui dialogue à propos de leur expérience de B. Puis, lorsque les B expérimentent la position A, ils continuent de partager ensemble ce nouveau vécu et cette nouvelle posture. C'est ce groupe qui a d'abord effectué la position de B qui sera nommé en toute fin le groupe II.

Sans aucun doute, cette première affectation a eu une incidence sur la manière de travailler du groupe. En effet, au retour de l'expérience de B, chacun des membres du groupe se trouve dans l'impossibilité de se focaliser sur le contenu ou sur une quelconque certitude sur l'adéquation de son accompagnement, A n'étant pas présent pour confirmer ou infirmer ses dires et ses constats. Il lui est possible uniquement de mettre en évidence ses intentions, ce qu'il a fait pour accompagner A, les difficultés ou les facilités qu'il a éprouvées lors de l'exercice. Chaque témoignage est écouté avec attention et dans une certaine distanciation. Lorsqu'une personne du groupe constate, selon elle, "qu'elle en fait de moins en moins pour accompagner", son témoignage est reçu comme une façon de faire dont nous ne pouvons pas valider la pertinence pour A, mais que nous pouvons explorer pour tenter d'en comprendre la pertinence pour B. Qu'est-ce qui fait que, dans cet entretien-là, elle considère qu'elle "en fait de moins en moins" ? À quoi reconnaît-elle que c'est ainsi qu'il fallait procéder pour accompagner ce B-là ?

Le groupe fonctionne comme un "B collectif" qui utilise la technique d'explicitation pour comprendre ce qui s'est passé. Un membre du groupe expose et à tout moment l'un, de ceux qui l'écoute, prend l'initiative de le mettre en

évocation, avec contrat bien sûr ! La position de parole incarnée est sollicitée par B sur le moment exposé. La démarche d'explicitation est plus ou moins relayée par un autre membre du groupe ou même par plusieurs, dans une continuité très harmonieuse. Cette démarche de "B collectif" sera conservée lorsque les participants auront expérimenté la posture de A.

De même, le cadre de contraste provoqué par trois entretiens successifs avec trois A différents permet de pointer des nuances dans l'accompagnement, voire des différences notables. La notion d'ajustement à l'autre apparaît nettement, notion qui est déclinée dans ses composantes de rythme, de complémentarité et de négociation. Il peut y avoir intimité, accord, congruence, a-synchronie, mais en tant que B, il est difficile objectivement de circonscrire ce qui se passe pour A subjectivement. L'accès à "comment A accède et vit son rapport au vécu" n'est atteignable qu'à travers un certain nombre de signes extérieurs (débit du discours, contraction sur soi, par exemple) et par l'intermédiaire du discours de A.

Pour le groupe, le pouvoir de A, son autonomie, semble un point nodal essentiel de la relation d'entretien. De ce fait, le contrat de soi à soi qu'effectue A au cours de l'entretien (de façon plus ou moins consciente) se présente comme une composante déterminante de l'accès ou non au vécu dans toutes ses dimensions. Cette hypothèse d'un pouvoir de A sur le déroulement de l'entretien, d'une négociation de soi à soi en même temps qu'une prise en compte des demandes de l'autre est relevée comme une donnée à re questionner, ainsi que la notion de rythme (Cf. plus loin la partie de Francis Lesourd).

Lorsque le groupe expérimente la posture de A et en rend compte, la démarche de "B collectif" se fait plus insistante. L'exploration du vécu de A, dans son cadre de contraste, est explorée et approfondie le plus finement possible avec la technique de l'explicitation. Le temps imparti ne permet pas alors de recueillir les témoigna-

ges de tous les membres du groupe, mais les constats qui émergent prolongent nos premières questions. Trois axes se dégagent comme des conditions d'influence sur les modalités d'accès au ressouvenir (éveil, maintien, développement) : selon l'accompagnement, selon ce qu'on se fait à soi, selon le contexte.

Lorsque le groupe se retrouve pour le troisième moment de travail, l'une d'entre nous demande un temps de réflexion préalable à une mise en commun et à un débat. Cette demande, qui rencontre l'adhésion de chacun, est travaillée et aboutit à une consigne d'écriture : *"En quoi et comment les modalités d'accès au ressouvenir sont différentes selon la manière dont on est accompagné, selon ce qu'on se fait à soi-même, selon le contexte."* Ce temps d'écriture représente un saut qualitatif dans notre démarche de recherche du groupe. En effet, lors de la mise en commun, nous prenons conscience que chacun d'entre nous a tenté de formaliser ce qu'il a vécu à la lumière de nos réflexions et de nos premiers constats. Chaque "construction" est présentée mais aussi explorée, à la fois à partir de l'expérience de chacun et des concepts émergents, mais aussi enrichie par les connaissances théoriques de l'un ou l'autre des membres du groupe. Le travail est dense, son intensité s'exprime en lenteur et trois personnes seulement peuvent proposer leur "modélisation"¹ dans l'espace temps de cette dernière étape en groupe. Ce qui domine, c'est la vigilance du collectif qui veille à ce que l'expérience de chacun ait pu être au centre et à l'origine de la réflexion, au moins une fois au cours des trois moments de ce travail de notre groupe.

Ce sont ces "constructions individuelles" que nous proposons à la discussion. Il s'agit d'un moment de notre analyse et ces esquisses de modélisation ont pour finalité l'intention de comprendre ce qui se joue dans l'espace intersubjectif² de l'entretien d'explicitation en ce qui concerne l'accès au ressouvenir.

Intersubjectivité et ressouvenir. **Armelle Balas Chanel.**

Cette participation au texte du groupe 2 fait suite à celui, paru en octobre 2004 dans *Expliciter* n° 56. Il ne reprend pas le descriptif en première personne de cette période mais cherche à formaliser ce qui apparaît pour moi après 10 mois de maturation silencieuse. En octobre, je me situais plutôt comme praticienne en for-

mulant ce que m'apportait ce travail dans ma pratique. Aujourd'hui, je me situe plus comme chercheur en me demandant comment questionner l'intersubjectivité et quel rôle joue l'intersubjectivité dans le ressouvenir de A. J'ai repris les questions initiales, recueillies pendant l'étape de conceptualisation du début de l'université d'été (Cf. N° 56). J'y ai répondu, et je me suis appuyée sur ces réponses pour prolonger l'ébauche de ma réflexion. Le ressouvenir dont il est question ici n'est pas seulement "l'accès" au ressouvenir, la visée à vide, elle concerne également le maintien du ressouvenir et "l'élargissement" du ressouvenir. De quelle subjectivité parle-t-on ? Celle de A, celle de B ? En quoi les deux subjectivités "jouent", se "rencontrent", "interagissent" dans le ressouvenir et le maintien ou "l'élargissement" du ressouvenir ? En quoi la subjectivité de l'autre agit-elle sur la mienne dans l'acte du ressouvenir ?

La subjectivité.

De quelle(s) subjectivité(s) parle-t-on dans la question des liens entre intersubjectivités et ressouvenir ? Dans nos expériences, on a pu voir qu'il peut être question de celle de l'interviewé (A) et de celle de l'intervieweur (B).

La subjectivité de A : pour A, il semble qu'on puisse distinguer plusieurs moments de subjectivité (en V1, en V2) et plusieurs facteurs de subjectivité. Ces facteurs peuvent être :

- Dans le vécu de référence (V1) la subjectivité de A s'impose par : ce qu'il a perçu, les canaux sensoriels qu'il mobilise dans cette perception, son activité mentale et physique, ce qu'il a compris de ce qu'il a perçu, ce qu'il a "fait" de ce qu'il a compris, le sens qu'il a donné à ce qui arrivait, la dimension affective qu'il a donnée. Cette subjectivité existe même si l'interviewé et l'intervieweur ont vécu ensemble le moment évoqué. Dans ce dernier cas, l'intersubjectivité en V1 peut préexister au V2.

- Pendant l'entretien (V2) sont facteurs de subjectivité : l'intention, la "tension" de A dans le choix de cette situation, ses modalités d'accès au ressouvenir, l'expérience qu'il a de ce type de posture réflexive, son "lâcher prise" et le "maintien en prise", sa relation au B (confiance dans B en tant que personne, confiance en B, en tant qu'intervieweur), la relation avec le contexte.

Lors des expérimentations de Saint Eble, la pratique du retour réflexif et de l'explicitation ainsi que la compétence des intervieweurs ont

contribué à me faciliter l'accès au ressouvenir. Le contexte a joué un rôle dans le choix des situations évoquées : quand j'ai choisi les situations décrites, je n'avais pas d'enjeu à vouloir décrire quelque chose de particulier. Pour moi, il nous était demandé de choisir " un moment dont on a envie de parler (moment temporel assez court) ponctuel, particulier ". J'ai donc choisi des moments " anodins ". J'étais " uniquement " dans le projet de créer un moment de référence de " ressouvenir ", de laisser ce moment s'installer, de le déplier et d'aller jusqu'à l'explicitation d'actions vécues mais pas conscientisées.

La subjectivité de B : elle intervient lors de l'entretien, mais elle s'enracine dans son histoire (qu'il ait vécu ou non la situation évoquée par A) : ce qui est décrit fait " écho " à ses propres vécus qui lui permettent de " comprendre " ce que décrit A ; mais en même temps ses vécus peuvent faire " écran " au vécu de A. Ses propres émotions, valeurs, croyances peuvent être sollicitées par la description de A. Quand j'étais B, ce qui me " constitue " a été " sollicité ". Mais, pour permettre au A de se ressouvenir, je n'ai pas nommé ce qui émergeait et je l'ai " laissé de côté " pour ne pas fausser le ressouvenir de A. Ai-je quand même " laissé passer " une part de ma subjectivité, dans mon accompagnement ? A cette question, vient aussitôt l'idée que j'ai questionné l'activité, notamment l'activité mentale, du fait de mon histoire de chercheur. Me revient également le fait que, en ayant compris que les situations choisies seraient " anodines " j'ai été déstabilisée dans mon rôle de B, à " devoir " accompagner la description de situations chargées affectivement dans un temps limité et que cela a eu un impact sur mon accompagnement. La formation de B, ses expériences d'intervieweur, ses connaissances (implicites ou explicites) jouent dans ce qu'il est et ce qu'il fait en tant que B. Il choisit ses questions, et même quand il se place dans une " attitude de neutralité bienveillante ", sa subjectivité joue sur les choix et l'orientation de ses questions. C'est la subjectivité de B (au sens de ce qu'il est, du fait de son histoire, son savoir, ses pratiques, ses expériences, ses craintes, ...) qui le guide dans le choix de ses questions. Quand B3 reprend mes gestes pour les questionner, il s'agit bien de la " singularité " de B3. Est-ce lié à sa subjectivité ?

L'intersubjectivité et le ressouvenir

L'intersubjectivité dans l'entretien va " jouer " ou " ne pas jouer " pour permettre l'accès au ressouvenir, le maintien du ressouvenir de A. Ce qui fait qu'elle " joue " ou non :

- Le sens (plus ou moins explicite) que A donne à cette situation de décrire son expérience et ce vers quoi il tend. Mais aussi le sens que donne B à cette même situation et ce vers quoi il " ouvre " par son questionnement, du fait de son histoire d'intervieweur mais aussi de tout ce qui le " constitue " (connaissances, histoire, croyances, ...). La question formulée par Pierre dans le retour d'expérience du groupe 1 que je me suis " retournée " est un exemple de ce que B " ouvre " en formulant une question (cf. n° 56).

- Le contrat de A à A, avant d'être de A à B : Lorsque " j'étais d'accord " pour évoquer une situation, j'étais d'abord d'accord avec moi-même. C'est en tout cas ainsi que je perçois ce mouvement que j'ai bien ressenti quand B2 m'a demandé si j'étais " sûre " de vouloir évoquer la situation que j'avais proposée. Cet accord, je me le donne en fonction de ce que je sais (ou j'imagine) implicitement de B (sa capacité à m'écouter, à m'accompagner, à accepter ce que je vais dire, à garder le caractère confidentiel de ce que je lui dis) et de ce que j'imagine furtivement de ma prochaine verbalisation. Quand B3 me demande de choisir une situation, il me faut trouver une situation qui soit suffisamment complexe pour que je pense qu'une partie de mon activité passée m'est restée opaque. J'ai besoin de ma propre " approbation " pour m'arrêter sur telle ou telle situation. Mais cette approbation s'inscrit dans la relation que j'entretiens avec mon intervieweur. C'est encore parce que " je suis d'accord " pour me " retourner " spontanément la question que Pierre a formulée lors de la restitution du travail du groupe 1, que je découvre une autre dimension à la situation décrite dans un entretien où j'étais A (" Comment ça fait écho pour toi ? Qu'est-ce que tu sais de toi ? En quoi ça t'informe de toi ? ") C'est le questionnement de Pierre qui m'" a ouvert " une nouvelle fenêtre attentionnelle. Mais il a fallu que je sois d'accord pour me retourner cette question et, en y répondant et donne ainsi du sens à ce que j'avais vécu.

- La " poursuite " de " l'objectif " de A (plus ou moins explicite) : c'est A qui " sait " (implicitement) où il va, où son vécu est à expliciter, où son vécu peut trouver du sens. Si B le " tire

" (et non " ouvre ") selon ses propres hypothèses, selon ses propres modalités d'évocation, il peut y avoir rupture de contrat, voire perte du ressouvenir. Il semblerait, dans mon expérience, à Saint Eble et ailleurs, que seul " l'élargissement " de mon champ attentionnel m'ait permis d'aller " ailleurs " que là où je croyais aller. Pourtant, la focalisation est liée à la " visée " de A. Autrement dit, il me semble que le moment à " déplier " est choisi par A, mais le questionnement de ce moment et la manière de le " déplier " dépend du questionnement de B et donc de sa propre " compréhension " de la situation décrite.

- Le questionnement de B " part " de A, mais le guide vers des chemins inexplorés :

B questionne à partir de ce qui est " produit " par la description de A et il s'appuie sur les modalités d'évocation de A. Mais chaque question oriente vers une dimension spécifique. Que fais-tu ? Comment fais-tu ? Qu'est-ce qui est important pour toi ? Qui es-tu ? Que crois-tu ? Quel sens donnes-tu ? Les réponses s'inscrivent dans une dimension qui peut n'avoir jamais été explorée par A.

- La " mise en sourdine " de la subjectivité de B :

Que met B en sourdine ? Il laisse de côté ce que " lui fait " la description de A, en écho à sa propre expérience, son interprétation spontanée de la situation vécue par A, le sens qu'il donne à la situation et ce qu'il projette sur A ? Sa subjectivité, sollicitée par des situations qui font écho à celle évoquée par A, est mise en sourdine ; en revanche, sa subjectivité d'intervieweur est " éveillée ", certaines situations l'incitent à poser telle ou telle question, de manière intuitive ou réfléchie.

- La confiance de A dans B (en tant que personne et en tant qu'intervieweur) :

Cette confiance dépend de ce que A projette sur B (capacité, fiabilité) mais aussi de ce qu'il perçoit pendant l'entretien ; car si le B, perçu comme capable, ne joue plus son rôle, le ressouvenir peut ne pas être maintenu par A. La confiance est d'autant plus difficile à rompre que la confiance est a priori solide.

A Saint Eble, les habitudes du groupe de respect, de confidentialité, la connaissance des intervieweurs et de certaines de leurs caractéristiques ont contribué à permettre au A que j'étais, d'accéder et de revenir rapidement au ressouvenir.

- L'harmonie entre A et B :

Elle existe si B prend en compte A dans toutes

ses dimensions (évocatives, verbales, non verbales, ...) et si A lâche prise, sans s'occuper de B (sans avoir besoin de " faire le travail " à sa place, sans avoir besoin de le rassurer autrement que par la description attendue). A est porteur de sens, B est facilitateur de formulation de sens. Ceci ne veut pas dire que A " s'abstrait " complètement de la présence du B. Pour ma part, je le " garde " en conscience, je le sens, je le perçois. Je suis avec lui.

En synthèse :

Sens, contrat, objectif : Un accord à deux se tend vers quelque chose qui est " connu " de A, que B écoute et questionne et vers lequel il accompagne et ouvre l'attention et la conscience de A. Harmonie, confiance : l'interviewé est accompagné par un questionnement qui le respecte, qui s'origine dans ce qu'il décrit, pour le guider vers ce qu'il ne sait qu'implicitement, pour l'avoir vécu et qu'il peut ainsi se révéler, s'il le veut, à son rythme. Présence et absence du B : Etre là, à l'écoute, s'appuyer sur ses intuitions, sur ses connaissances et sur ses compétences pour entendre l'autre, en mettant en sourdine sa propre expérience.

Relation entre intersubjectivité et ressouvenir.

Sylvie Bonnelle.

Quelles connexions sommes-nous parvenus à faire entre intersubjectivité et ressouvenir ?

C'est à partir des points de vue échangés en tant que A dans le groupe que dans un premier temps je pose sur ma feuille trois grands pôles d'interactions qui finalement se révèlent étroitement enchâssés : celui qui prend en compte " ce que je perçois de ce que fait B quand il m'accompagne ", celui de " ce que je m'autorise et qui me fait signe " et celui de " qui est B qui fait ? ". Il m'apparaît alors que pour chacun des pôles, des critères d'intelligibilité s'imposent davantage que d'autres ; ils reviennent avec force dans nos échanges. Ces critères semblent pouvoir varier en puissance ou en qualité dans l'étroite collaboration qu'ils entretiennent entre eux à l'intérieur d'un pôle mais aussi entre eux d'un pôle à l'autre.

Concernant le premier pôle : " ce que je perçois de l'accompagnement de B "

Deux critères semblent pertinents pour plusieurs d'entre nous :

1. la qualité de prise en compte du rythme de A par B.

Une prise en compte approximative du rythme de A par B peut l'amener à établir un " faux rythme " ou au contraire si cette prise en compte du rythme de A est plus fine elle conduit à une " congruence asynchrone " que nous avons aussi nommée intimité (" l'autre dans son rythme (A) te donne la possibilité de te loger (B) dans le sien. ").

2. le degré d'expertise de B dans la technique de l'EDE. Il peut osciller d'une maîtrise moindre provoquant chez B une focalisation sur le souci de " bien faire " que perçoit A à un degré élevé de maîtrise dont les conséquences seraient pour B de pouvoir être plus " contenant " et moins préoccupé par l'adressage.

Concernant le second pôle : " ce que je m'autorise ou ce qui me fait signe ". A nouveau deux critères se dégagent de nos échanges :

1. D'un choix " léger " à un choix fondé par un besoin d'élucidation. Le niveau du choix serait essentiel dans l'accès à la signification du moment choisi encore que nous ayons mis en évidence que le choix du moment résulterait d'une triangulation entre l'enjeu avéré du moment, le fait anodin et " quelque chose qui me fait signe ". La cause du choix se distribue entre une origine (ce qui se cristallise en moi) et une condition (le contexte).

2. la perception du rythme de l'autre. Il peut paraître redondant mais en fait sur ce pôle, c'est l'activité de A qui prédomine : ce que A reçoit du rythme de B par rapport à son propre rythme.

Nous avons mis en évidence une très forte dépendance de ces deux pôles pendant l'entretien et que nous avons plutôt décrite comme un équilibre dynamique. En effet, il semble que la relation qui s'installe entre A et B peut aller de la dépendance consentie, mesurée, acceptée par A à une autonomie relative de A par rapport à B. Cette moindre dépendance de A par rapport à B laisserait alors s'installer une relation plus harmonieuse, plus esthétique et " d'un jeu juste "

Donc selon le positionnement de chacun de ces critères sur une échelle graduée, un type d'équilibre s'installe entre A et B. L'équilibre est précaire : il se produit des sorties d'évocation, A perçoit B et ce qu'il fait par intermittence, l'activité de A reste cachée pour B ou privée. Au contraire, si l'équilibre est ancré, la qualité d'accès au ressouvenir est meilleure et est dévoilée. D'un extrême à l'autre de cet équilibre se trouve posée la question du sens : il peut faire l'objet d'une rétention quand les

conditions se rapprochent du déséquilibre ou au contraire faire l'objet d'un déploiement, accompagné d'une grande qualité d'élucidation quand les conditions sont de l'ordre d'un équilibre harmonieux.

Le troisième pôle : "Qui est le B qui fait ?"

A cet équilibre dynamique vient se raccorder le troisième pôle qui fait référence à la position sociale de B. B peut être une personne inconnue de A mais peut aussi être connue, une complicité peut préexister entre A et B ou encore B peut bénéficier d'une reconnaissance avérée dans le domaine qui nous occupe, voire plusieurs propositions peuvent se conjuguer.... Dans quelle mesure l'effet " pôle contexte " pèse-t-il sur les deux pôles précédents et sur quel (s) aspect(s) de l'interaction ? Quelles variables sont actionnées par ce pôle ? Une seule variable a été évoquée lors de notre travail : la variable du temps. D'autres certainement seraient à explorer. La variable du temps : un équilibre dynamique positif s'installe d'autant plus vite que B est connu et complice de A, favorisant une autonomie interne de A et un accès plus rapide au ressouvenir. La proposition inverse peut être faite.

Rythmes et questionnement des conditions intersubjectives du ressouvenir. **Francis Lesourd**

Le propos central est que le questionnement des rythmes peut contribuer à la construction " des catégories descriptives pour saisir les nuances de la relation telles que l'interviewé les perçoit "3.

A propos des modalités de l'accompagnement et de leurs incidences sur l'entrée en évocation, différentes pistes ont été lancées par notre groupe. Parmi celles-ci, je soulignerai les expressions " danser avec l'autre " (Maurice Legault) et " congruence asynchrone " (Pierre-André). Dans ces deux cas, c'est le rythme qui apparaît au premier plan. Peut-on alors parler de rythmes relationnels, à chaque fois singuliers, qui seraient favorables à l'entrée en évocation ? Cette question rejoint ce que dit Pierre de la dépendance de A vis-à-vis de B. A " ne peut rester absorbé qu'à condition que l'autre ne le dérange pas par ce qu'il exprime en retour, par ce qu'il manifeste dans son écoute, même silencieuse "4. Ainsi, qu'est-ce que, au plan rythmique, B fait pour aider A à entrer en évocation ? Comment, dans l'interaction, A s'approprie-t-il, ou réagit-il aux rythmes de B ?

Témoignages personnels

Avec les trois A que j'ai interviewés, j'ai eu la sensation de trois rythmes différents d'entrée en évocation.

- A1 est entré graduellement en évocation, par paliers successifs de profondeur croissante. J'ai le sentiment qu'il m'a été facile de l'accompagner.

- A2 est entré en évocation sans que je puisse repérer des paliers, suivant un approfondissement continu. Je me suis senti un peu perdu dans mon accompagnement.

- A3 est passé très vite et à plusieurs reprises de l'évocation au commentaire. Après m'être demandé si A était vraiment en évocation, j'ai senti que ce questionnement m'empêchait de l'accompagner, je l'ai mis entre parenthèses, et je crois être parvenu à un accompagnement satisfaisant.

En somme, j'ai tenté de me synchroniser aux A, de leur fournir pour l'entrée en évocation ce qu'on pourrait appeler un "rythme de sécurité". En tant que A, j'ai été interviewé par un B dont l'accompagnement ne me convenait pas, qui - par exemple - arrêta mon évocation par des reformulations qui ne reprenaient pas mes mots. Cependant, quelques unes des propositions de B m'étaient utiles et, de plus, je sentais sa bonne volonté. J'avais envie d'entrer en évocation mais, après quelques essais infructueux, je ne suis pas parvenu à négocier avec B un contrat de communication satisfaisant pour moi. J'ai alors improvisé la solution suivante : prendre en charge mon entrée en évocation en écoutant B beaucoup moins mais en laissant une part de mon attention disponible à ce qu'il disait.

A mon sens, deux rythmes (au moins) se dégagent de cette expérience :

- Un rythme d'auto-guidage de mon entrée en évocation. Ce rythme suppose, pour moi, une sorte de "contrat de communication avec soi-même" (l'expression a été proposée par Maurice Legault).

- Un "rythme attentionnel". Ce que je prenais le plus pour thème était ma propre entrée en évocation et les questions que je me posais à moi-même pour la favoriser (ce que disais B étant maintenu à la marge). Mais réciproquement, de temps en temps, je prenais ce que disais B pour thème (et renvoyais alors mon auto-guidage à la marge). Evidemment, ce rythme n'était pas régulier.

Rythmes, pouvoir et puissance

Ce second rythme, "attentionnel", me semble poser la question des relations de pouvoir entre A et B. Ce lien entre rythme ou temps, d'une part, et pouvoir, d'autre part, est classique : faire attendre l'autre ou le brusquer, c'est le contraindre, exercer un pouvoir sur lui ; par exemple, observer "qui fait attendre qui" permet de se faire une idée des pouvoirs et dépendances des protagonistes. Dans le contexte de l'entretien mentionné, j'ai, pour ma part, refusé le rythme (et le pouvoir) de B. Je lui ai, pour ainsi dire, enlevé la plus grande partie de son pouvoir en cessant la plupart du temps (bien que pas totalement) de l'écouter, ceci afin de me donner de meilleures chances d'entrer en évocation en suivant mon propre rythme. Mais le mot "pouvoir" convient-il ? Lors de la discussion collective de ce point, les termes d'autonomie (de A), de complémentarité, d'intimité (dans la relation) ont été avancés ; Pierre parle également de dépendance (de A)⁵. Interrogeant directement la dimension temporelle, rythmique de l'intersubjectivité dans l'EdE, Pierre-André a souligné que le rôle de B ne se bornait pas à se synchroniser au rythme de A ; B est aussi, pour A, un "donneur de temps", ce qui peut passer par le fait d'interrompre A, de produire un contretemps. En somme, exercer du pouvoir sur l'autre peut se manifester comme une incitation à explorer, incitation tout à fait compatible avec un holding respectueux. Dans la même perspective, Pierre-André a également proposé une réflexion autour du terme de "puissance", comme accord intime avec soi-même, qu'il considère plus heuristique que le terme de "pouvoir".

De l'émergence d'une idée théorique à sa pertinence

Claudine Martinez

Ma participation est à la fois un compte-rendu et en même temps la poursuite de la réflexion amorcée à ce moment du séminaire de St Eble 2004. La reprise des données de ma réflexion à St Eble m'a fait ressentir un décalage que j'ai cherché à comprendre.

C'est à la fois avec mon vécu de B -pour lequel le cadre de contraste a fonctionné aussi très fort, du fait que je manquais d'entraînement. Je n'ai eu qu'un entretien où je me suis sentie à l'aise en tant que B- et celui de A, (comme tous ceux du groupe II) que j'ai abordé la réflexion, la discussion de la dernière séance de ce sous-

groupe, ce vendredi matin.

Le temps de travail personnel

Je suis d'emblée partie sur un tableau à deux colonnes pour traiter mes trois vécus de A avec en arrière plan ceux de l'avant veille comme B. En chapeau deux couples de concepts se sont imposés à moi, sans que je m'y arrête vraiment, Autonomie-dépendance et Pouvoir-Puissance. En fait, ils étaient sortis lors des discussions du groupe. Dans une colonne je range ce qui correspond à "bien accompagnée" de l'autre "peu/pas suffisamment accompagnée". Je distribue horizontalement les différentes rubriques de notre question énoncée dans l'introduction : ce que je me fais à moi-même ($A \rightarrow A$); ce que l'autre me fait ($B \rightarrow A$); les effets du contexte. Et comment tout cela conditionne-t-il l'accès au ressouvenir ? Je range donc les différents thèmes qui avaient émergé dans les deux discussions du groupe et qui s'incarnaient dans mes expériences personnelles. A la fin des 10mn de ce travail personnel, préalable au travail de groupe de cette nouvelle matinée, les éléments de mon chapeau, à savoir les couples autonomie-dépendance et puissance-pouvoir ne me conviennent plus vraiment. Ils ne sonnent pas complètement juste pour moi. Nous ne pouvons pas dire que A subirait passivement le fonctionnement de B, puisqu'un contrat de communication sans cesse re-négocié les lie. A est donc consentant à ce que B met en œuvre, sinon les règles du jeu lui permettent d'intervenir. Le niveau de compétence de B, certes ne peut se négocier. Toutefois il est vrai qu'A et B ont, à tout moment, une autonomie totale pour une activité intérieure personnelle, pour peu que celle-ci soit possible (à discuter). Le terme de dépendance ne me satisfait donc pas.

Le retour dans le sous-groupe

Si le chapeau ainsi posé, avec ses deux couples de concepts, m'a permis de démarrer vite et de remplir le tableau, je m'aperçois au moment d'exposer l'ensemble au groupe, que je suis d'accord avec quelque chose que ces mots véhiculent mais pas en totalité et donc ils ne conviennent pas pour ce que je voulais développer (surtout après la rédaction du texte sur les "mots" de Pierre-André (St Eble 2003, Expliciter n° 59) 6. Je livre ma modélisation des deux colonnes au groupe ainsi que mon insatisfaction quant aux deux couples du chapeau. A ce moment une nouvelle idée émerge, celle de

"couple ago-antagonistes ". Elle m'est venue comme ça, subitement suite à l'insatisfaction du modèle binaire "autonomie-dépendance".

Clarifier cette émergence de l'idée de "couple ago-antagoniste"

Ce concept est issu des approches systémiques. Je le dois à un médecin-chercheur Elie Bernard-Elie Weil⁷. Il m'avait permis d'opérer une petite révolution dans mon travail de thèse pour ne plus penser les choses en termes d'opposition systématique, avec qui est + et ce qui est (-) ou ce qui est bon et ce qui est mauvais, selon le modèle binaire, mais de les concevoir comme un couple dans lequel chaque pôle est nécessaire à l'autre, en même temps qu'il lui est contradictoire : le jour et la nuit, la vie et la mort, Diriger le groupe classe et Faire Apprendre les élèves, intéresser-contraindre⁸ etc...Ce que nous cherchons à caractériser, par exemple pour nous le comportement du A ou une valence ou... oscillent entre les pôles d'un couple, qu'il faut bien sûr identifier. De ce fait, ce comportement ou cette valence ou... peuvent présenter les caractéristiques de l'un des pôles et évoluer, se transformer pour présenter certaines autres de l'autre pôle. Un seuil est à franchir pour qu'ils passent de l'un à l'autre. Ils entretiennent donc des relations ambivalentes, ago-antagonistes dit Bernard Weil (1988). C'est donc la gestion des rapports avec les deux pôles qu'il faut considérer.

Je crois que l'émergence de cette idée a été déclenchée par le fait de formuler des couples de concepts autonomie-dépendance, pouvoir-puissance et également par le rejet du simple modèle binaire. Cela a été fulgurant et je ne me suis pas posée de questions, prise dans la dynamique des échanges. J'ai commencé par expliquer ce modèle aux amis du groupe qui ne le connaissaient pas, puis les tours de paroles se sont enchaînés très vite, nous ont entraînés vers autre chose et j'en suis restée là sur les rapports de ce modèle avec les données de mon tableau des caractéristiques du A et du B. J'ai donc aujourd'hui, besoin de reconsidérer cette formalisation. Ce concept de couple ago-antagoniste peut-il avoir une place dans la formalisation de notre réflexion sur l'accompagnement du A et le ressouvenir? Une analogie m'a fait venir ce modèle théorique à la pensée. De quelle analogie s'agit-il? Ce modèle reste-t-il pertinent ?

Ce qui me vient, c'est que ce qui se joue entre A et B. Cela se situe quelque part entre deux pôles théoriques extrêmes qui sont : d'une part,

quand "A ne se sent pas bien accompagné"; d'autre part, quand "A se sent extrêmement bien accompagné"

Le pôle où "A n'est pas bien accompagné"

B lance l'entretien, écoute A, le suit mais ne fait rien de particulier pour l'aider, il laisse du temps, il questionne directement le contenu des actions, de l'expérience de A comme s'il était évident que ce contenu soit là. En conséquence il est difficile à A d'accéder à sa mémoire concrète. Il reste dans ce qui lui est déjà connu. Si A est expert en Ede, il sait les conditions qui lui sont nécessaires pour que sa visée à vide commence à avoir un début de remplissement. Il se donne alors de façon quasi automatique, une activité parallèle pour compenser ce que B ne fait pas. De ce fait A et B restent pour une part juxtaposés, avec pour A, deux activités différentes, l'une interne personnelle, qui échappe à B, parce que A la lui dissimule, se substituant à lui pour une part et une autre activité, celle de l'interviewé installé par B. En conséquence, A reste dans une verbalisation proche de celle du récit, la fonction d'adressage redevient plus importante de A vers B et vice-versa. A a conscience de tout cela, voire se sent frustré de ne pouvoir accéder à la PPI. Son attention se distribue de façon plus ou moins importante entre son activité interne personnelle et son écoute de B. B peut n'avoir aucune conscience de ce qui se passe pour A, son degré d'expertise concernant son écoute et son observation du non-verbal de A ne le lui permettant pas. Ou bien, B perçoit la non-pertinence de son fonctionnement et questionne alors A sur ce qui se passe pour lui ou sollicite ce dont il a besoin.

Le 2ème pôle où "A est bien accompagné"

A est totalement en PPI. Il ne voit plus B, ses paroles sont efficaces, mais il ne les enregistre quasiment pas, voire pas du tout, totalement absorbé par le moment de son vécu qu'il est en train de revivre en pensée. Il a complètement lâché, se laisse guider, accompagner par B. Il est tout à ce qui vient ou va venir (quand la visée est encore à vide), dans cette espèce d'attention ouverte, flottante dans laquelle, des données de son expérience se redonnent à lui. B est lui aussi complètement absorbé, avec une fenêtre attentionnelle réduite à l'observation et l'écoute de A. Il n'y a pas de place pour autre chose. Comme s'il était sorti de lui-même, tous

sens dehors....Son accompagnement postural, gestuel fonctionne de façon quasi automatique, le rythme des relances, de la voix sont dictés par les émissions de A (verbales et non-verbales). Le contenu de ses relances se font toutes seules comme appelées par les réponses et manifestations non-verbales de A9. Bien sûr, il conserve son activité intérieure pour prendre ses décisions d'orientation de l'entretien, mais c'est comme une petite voix intérieure, très discrète, à l'arrière plan de son champ d'attention, son thème étant tout ce qui émane de A.

Sur le pôle où A n'est "pas bien accompagné" les deux protagonistes restent comme deux entités en relation certes, mais deux entités séparées. Sur le pôle où A est "complètement bien guidé et accompagné", les deux protagonistes sont comme deux pièces d'un engrenage parfaitement ajustées et bien huilées. Ils constituent une totalité qui se défait et se refait en fonction des moments où A est ou bien sort de la PPI, pour diverses raisons. Mais quand A est en PPI, qu'il vit le remplissement avec un degré de présentification très grand, que B se sent capté par le fonctionnement et l'activité de A (autant par ses manifestations externes non-verbales ou de verbalisations, qu'internes avec la recherche d'informations, l'attente de ce qui n'est pas encore là, etc...), qu'il se sent trop bien accompagné (par exemple : A évoque en fermant les yeux, B lui dit : "reste avec ce geste là!").

Dans ce tout que constituent A et B, les deux sont totalement absorbés, l'un par son expérience interne, l'autre par l'écoute et l'observation de B et tout a l'air de couler tout seul. Ils sont comme les deux visages du dessin de Escher où le dessin de "nuit et jour" 1938 ou encore celui des deux mains (laquelle dessine l'autre, fait agir l'autre ?)10. A et B sortent toujours de ce type de situation avec un grand bonheur. C'est toujours un moment très fort créant une grande intimité entre les deux.

Après cet approfondissement des rapports de A et B dans un entretien qui se veut d'explicitation, la notion de couple ago-antagoniste ne me semble plus pertinente. Car ce qui est contradictoire entre A et B ne leur est pas pour autant nécessaire. Donc les deux pôles extrêmes ne constituent pas un couple ago-antagoniste. En fait, ce que je sentais et n'avais pas pris le temps de laisser venir ou mûrir ou bien la discussion ne l'a pas fait émerger, c'est que A et B ne constituent un système que lorsque A et B sont vraiment O.K. chacun dans leur fonction.

Car ce qu'il y a derrière l'expression "couple ago-antagoniste", c'est l'approche systémique et c'est certainement cet aspect qui a entraîné l'analogie! Ensuite, ce qui se passe entre A et B les situe quelque part sur un axe entre : un pôle où A et B sont dans une interaction totale, tout ce qui se passe chez l'un se traduit dans l'activité de l'autre, et c'est comme l'œuf et la poule, on ne sait plus qui a commencé à influencer l'autre, à l'opposé à l'autre pôle où A et B sont moins en prise l'un avec l'autre, avec chacun une activité plus personnelle qui échappe à l'autre et un sentiment d'insatisfaction pour ceux qui ont déjà vécu l'expérience d'Ede réus-sis. Chaque pôle n'est qu'une définition théorique et ce qui se passe entre les deux protagonistes de l'entretien peut naviguer sur cet axe au cours d'un même entretien. Certes, il ne faut parfois pas grand chose pour que cela bascule plus vers un pôle ou plus vers l'autre et ce, à l'intérieur même d'un entretien.

**L'éveil du ressouvenir et le rôle
de l'intersubjectivité
Maurice Legault**

Préambule

En guise de préambule, je veux souligner que j'ai été dès le début quelque peu inconfortable face à ce projet de production de notre modèle personnel. Que nous prenions un temps d'écriture individuel avant nos échanges est un mode de travail que j'apprécie beaucoup. C'est l'idée de la modélisation qui me causait quelques difficultés. Cela me semblait, sur place à St-Eble, trop tôt pour faire ce qui me semble un saut qualitatif important entre ce que nous venions de vivre, d'abord dans les entretiens en tant que B et ensuite en tant que A, et cela même si nous avions eu les moments de retours réflexifs dans notre sous-groupe. Le travail de conceptualisation du groupe I fait en élaborant des catégories descriptives m'aurait plus rejoint à ce moment-là (c.f. le texte de Pierre dans *Expliciter* #56). Un texte comme celui qu'a produit Armelle " en première personne " (#56) me semblait aussi un préalable juste à mes incursions vers le " niveau " de sens de la conceptualisation, et éventuellement vers celui de la modélisation.

Je crois par ailleurs que cette difficulté que j'ai éprouvée vient en partie du fait que cela m'a pris un certain temps pour " arriver " à St-Eble le premier jour, à passer en mode " séminaire

de recherche ", en ce matin de retour de vacances, en particulier en ce qui a trait à l'écriture de type conceptualisation. Je vois mieux maintenant comment faire pour gérer cette transition, mais aussi comment ce travail discipliné d'écriture, sur place, est un vecteur important contribuant à faire en sorte que le travail magnifique qui se fait à St-Eble puisse se traduire par la suite dans une production écrite tout aussi riche.

Introduction

Comme Pierre l'a écrit dans le début du texte du sous-groupe I où il présente l'objet de notre travail de St-Eble 2004, le croisement des deux thèmes, ici le ressouvenir et l'intersubjectivité, comporte une difficulté. " La difficulté de méthode que l'on pouvait prévoir et que nous avons rencontrée, tient au fait que lorsqu'on cherche à croiser deux thèmes, on a toujours tendance à privilégier les thèmes séparés ou à ne s'occuper de leur relation au détriment de l'analyse des constituants de la relation. C'est bien ce que nous avons rencontré et les témoignages du travail en sous-groupes le manifesteront dans la mesure où l'analyse de l'intersubjectivité sera le plus souvent dominante avec des rattachements a posteriori au ressouvenir ". C'est à ce " rattachement a posteriori au ressouvenir " que j'ai été sensible et à partir duquel j'ai effectué le travail suivant de modélisation. Je ne crois pas y être arrivé, du moins certainement pas complètement, mais voici le résultat actuel de la piste que j'ai suivie. J'ai travaillé, à tort ou à raison, à partir de schémas et cela a donné quatre versions, à travers lesquelles se placent progressivement les éléments de ma compréhension au sujet de l'éveil des ressouvenirs et du rôle de l'intersubjectivité.

Première version

Le schéma d'abord : A (l'interviewé) et B (l'intervieweur) sont reliés par une trait linéaire, avec des pointes de flèches à chaque extrémité pour montrer la réciprocité entre A et B. Un cercle entoure le tout et symbolise le contexte.¹¹

Note réflexive : Ici l'accent au sujet du ressouvenir est sur l'intersubjectivité. Le contexte est en toile de fond. Dans cette représentation schématique simplifiée, le contenu de l'entretien, ce que A choisit comme thème, est absent de la représentation et relégué implicitement

dans le contexte. On rejoint l'idée qu'on puisse travailler, par exemple en recherche, sur le ressouvenir à partir de situations anodines qui n'auraient que le statut de prétexte et de soutien à l'étude.

Ancrage dans mon vécu : En me référant aux deux situations vécues en tant que A, malgré ma bonne volonté face à la consigne de travailler sur quelque chose de plutôt léger, je me suis retrouvé dans un cas avec un bon paquet d'émotions intenses. Je me suis laissé accompagner dans cela, jusqu'à la construction du sens au plan personnel et existentiel. Dans l'autre cas, alors que je sortais à peine du premier entretien, j'ai choisi un moment " clairement " plus léger. Je suis resté malgré tout sur mes gardes, en tant que A, en état de vigilance pour demeurer " le pilote à bord ", ce que j'ai le sentiment d'avoir réussi. J'ai malgré tout, entrevu à nouveau, en cours d'entretien, un aspect clairement moins léger, plus chargé en termes de possibilités de sens au plan personnel. J'ai toutefois choisi dans ce passage de l'entretien, et mon B y contribuait par un accompagnement bien contenu au premier niveau, de me restreindre à une récolte plus limitée au plan personnel, mais non moins pertinente pour l'étude du ressouvenir et de l'intersubjectivité.

Deuxième version

Le schéma : Dans le cercle précédent qui représente le contexte, au lieu d'un segment de droite qui relie A et B, c'est plutôt un triangle qui apparaît cette fois, avec ses trois sommets: A, B et T. T désigne le thème, soit le contenu en question dans l'entretien. Les trois côtés du triangle ont des pointes de flèches à chaque extrémité pour montrer la réciprocité entre A et B, A et T et B et T.

Ici on montre comment le thème, ce dont il est question dans l'entretien, est une donnée qui a son importance au sujet du ressouvenir. Cela rejoint davantage mon expérience, comme je l'ai décrit précédemment.

Note réflexive. Tel que représenté ici, le rapport de B à T est posé équivalent, en termes d'importance, au rapport de A à (son) T.

Ancrage dans mon vécu: Ça ne rejoint pas mon vécu en tant que B, ni à St-Eble, ni ailleurs. J'ai presque toujours ce sentiment en effet qu'à un moment donné dans un entretien, malgré ma sensibilité et mon empathie face au vécu des gens que j'accompagne, par exemple en analyse de pratique, le rapport de A au contenu de l'évocation, j'allais dire son quasi

attachement, se démarque nettement du mien en tant que B.

Donc, troisième version ...

Troisième version

Le schéma : A et T sont reliés par un trait linéaire, avec les flèches habituelles de réciprocité. Deux cercles concentriques englobent le tout. Le cercle immédiat est celui de B. Le cercle extérieur est le contexte.

Note réflexive. Ce schéma fait valoir le fait que lorsqu'il est question de ressouvenir, c'est bien de A qu'il s'agit au premier chef, et dans son rapport à ce qui est évoqué (le thème) et à la manière dont il vit l'éveil du ressouvenir. B entoure, on pourrait dire englobe A alors investi dans l'acte d'évocation et la prise de conscience du contenu qui en résulte. C'est l'idée de "contenant" qui apparaît ici, le contenant que B crée par ses relances, son adressage et tout ce qu'il fait pour façonner ce contenant. À un moment, B devient donc pour A du quasi-contexte, dans le sens que A est " seul " face à lui-même.

Ancrage dans mon vécu . Cette schématisation se rapproche de mon vécu en tant que A et en tant que B.

Quatrième version

Cette quatrième version comporte un saut qualitatif important dans la modélisation.

Le schéma. : dans un seul grand cercle, celui du contexte, je place cette fois l'image " classique " du vase et des deux visages : deux visages colorés en noir sont présentés de profil, face à face, et sont dessinés de telle manière qu'un vase apparaît au centre. Vous connaissez probablement cette image utilisée parfois pour présenter des aspects du phénomène de la perception visuelle, par exemple, la notion d'illusion optique. L'observateur voit, à première vue, soit le vase, soit les visages.

Note réflexive : Il s'agit d'une image importante dans mon travail de recherche et à laquelle je me réfère depuis plusieurs années pour représenter une structure fondamentale, une essence, celle-ci : deux constituants d'un tout, les visages d'une part et le vase d'autre part, se présentent dans un tel rapport de réciprocité qu'on peut les penser comme étant deux choses distinctes, bien qu'elles soient fondamentalement indissociables. Enlever les visages, le vase disparaît, et réciproquement enlever le vase et les visages n'existent plus. Dans

mon travail d'éducateur en milieu naturel, c'est le développement de ce sentiment d'appartenance et réciprocité que je vise au sujet de la relation personne-nature.

Le contenant : dans ce schéma, A et B représentent chacun des deux visages face à face. Le vase représente l'idée de contenant, un aspect auquel on a référé quelques fois dans notre sous-groupe. Le visage côté B représente ce qu'il est et ce qu'il fait pour contribuer à faire exister ce contenant, par exemple, ses relances et son adressage. Le visage côté A représente ce qu'il est et ce qu'il fait pour contribuer à faire exister ce contenant, par exemple, la visée à vide comme un des actes mentaux associés au ressouvenir.

Le contenu : le contenu, le thème du ressouvenir, est ce qui est dans le contenant. Au moment de l'éveil du ressouvenir, le contenu est " non visible ", d'ailleurs autant pour A que pour B. Pour B, cela va de soi car quand A est dans l'éveil du ressouvenir, celui-ci peut certainement tourner son attention vers un contenu, d'abord sans verbalisation. Pour A, au moment de l'éveil du ressouvenir, il est seul à savoir ce qu'il y a dans le vase. Ou peut-être même pas encore, puisque c'est vers le pré réfléchi qu'est orientée à ce moment-là l'attention de A. La visée à vide se passerait au moment où le contenant est en place, mais vide de contenu pour le moment.

Le rapport entre contenant et contenu : au sujet du lien entre le contenant et le contenu, je me suis demandé s'il était juste d'étudier un thème comme celui du ressouvenir, dans la perspective en première personne et au cœur de la subjectivité, sans tenir compte du contenu. En quoi et comment le contenu d'une évocation, au sens de ce que A prend comme thème dans un entretien, influence t'il l'éveil du ressouvenir, son maintien en prise, et toute la suite de ce qui se passe dans un entretien, par exemple, la verbalisation en présence d'un B?

Le schéma vase et visages suppose que le contenant (le ressouvenir) puisse exister dans le réel indépendamment du contenu. J'ai le sentiment que le contenu façonne tout autant le contenant. Quand A, dans le moment de l'éveil du ressouvenir, commence à " recevoir " le contenu jusqu'alors non-conscient, ce dont il prend conscience va l'amener à modifier comment il se place, par exemple, dans son rapport à B. Dans l'image, c'est le visage de A qui change, et donc le contenant qui se transforme. Une image où les visages seraient en mouve-

ment représenterait mieux d'ailleurs le caractère dynamique, interactif et évolutif du rôle de l'intersubjectivité dans l'éveil du ressouvenir, en particulier au fur et à mesure que le contenu se présente à A.

Le rapprochement entre A et B : une condition essentielle pour qu'existe le contenant est le rapprochement de A et de B, pas un contact direct, mais à une certaine distance, distance critique, laquelle si elle est trop grande, le vase est flou, voire inexistant, laquelle si elle est trop petite, le vase ne peut recevoir un contenu. C'est le rapport à l'espace réel et virtuel : la distance physique et la distance relationnelle. Le rapport au temps a souvent été abordé dans notre sous-groupe par l'idée de rythme : l'établissement mutuel, plus ou moins rapide par exemple, du contenant intersubjectif (le vase).

La co-responsabilité de A et B : dans ce schéma, en contraste à celui de la version précédente, où c'est B qui a la responsabilité principale de créer le contenant, ici cette responsabilité de l'éveil du ressouvenir est attribuée autant à A qu'à B. B peut être expert en tant que B, et dans un rapport humain plus que positif face à A, si ce A se retire (éloignement d'un visage dans le figure) le contenant n'existe plus. Et réciproquement, dans son rapprochement, son engagement dans l'entretien, A devient partenaire de B, lequel peut avoir ses limites techniques ou existentielles face à ce que A est sur le point de laisser revenir. On peut aussi pousser cette idée au point où A aide autant B que B aide A. On entend souvent l'éducateur dire qu'il reçoit autant qu'il donne. À ce niveau de sens, qu'on identifie parfois comme le niveau existentiel, un entretien d'explicitation peut-être vue comme la rencontre de deux personnes en développement, bien qu'une d'entre elle soit en position A et l'autre en position B.

Ancrage dans mon vécu : cette schématisation me semble représenter moins mon vécu actuel en tant que B, que celui que je souhaite explorer dans mes prochains entretiens. Cette façon de me positionner en rapport avec A, comme partenaire dans la co-constitution de cet espace d'éveil du ressouvenir (le vase), m'interpelle alors que je me voyais plus " accessoire ", plus extérieur face au vécu de A. Et puis, cette idée de l'importance du contenu de l'évocation dans cette dynamique intersubjective me semble une piste intéressante à étudier.

Voilà juxtaposées les réflexions des membres du groupes II. Peut-être la discussion du pro-

chain séminaire permettra-t-elle d'avancer vers plus de synthèse ?...

1 Nous avons utilisé le mot "modélisation" ou encore le terme de "modèle" pour désigner les réponses qui ont été élaborées pendant le temps d'écriture et de confrontation/analyse. En effet, chacun d'entre nous a tenté de présenter ce qui se passe dans la situation d'entretien d'explicitation, en le considérant comme un monde complexe dont les variables configureront la dynamique de relations.

2 La remarque de Mireille lors de nos échanges de régulation par mails sur ce travail que je livre donc à la réflexion collective : "nous ne donnons pas de définition de l'intersubjectivité ou du moins, il me semble que nous considérons cette dimension comme un allant de soi partagé par tous. C'est la phrase d'Armelle qui m'a fait signe : " L'intersubjectivité dans l'entretien va jouer ou ne pas jouer pour permettre l'accès au ressouvenir, le maintien du ressouvenir de A". Est-il nécessaire d'en dire deux ou trois mots ? Mais peut-être est-ce prématuré ? Husserl a posé plusieurs figures de l'intersubjectivité, mais je ne sais pas si cela nous aide pour comprendre ce que nous faisons. Actuellement, je ne saurais quoi en faire et comment poser la question de l'intersubjectivité dans le cadre de la psychophénoménologie, mais j'ai l'idée que nous devrions y réfléchir".

chir".

3 Vermersch P., version préparatoire au dernier numéro d'Expliciter, envoyée par mail aux membres du GREX Est-ce le n° 56 ?

4 Vermersch P., version préparatoire Cette version préparatoire, ne serait pas dans l'article d'Expliciter?.....

5 Vermersch P., version préparatoire

6 Je dois ajouter aussi, que le travail que Pierre Vermersch a déjà fait sur les travaux de Richir accentue cette intuition (Cf. Expliciter n° 60) : "le sens se faisant..."

7 Elie Bernard-Weil, Précis de systémique ago-antagoniste, 1988, Lyon: éditions l'interdisciplinaire.

8 Cf. Ma thèse: Microgénése de la compétence pédagogique, 1993 Montpellier 1.

9 J'ai eu la chance de vivre cette position de B avec Catherine Lehir, comme A, un A très expert, mais qui m'a obligée en tant que B à lâcher tout pour la suivre et être totalement avec elle, dans son fonctionnement, tel qu'il était à ce moment là!

10 Ce dernier dessin est-il de Escher ? (Cf. Grex-info n°13)

11 Je n'inclus pas de schéma graphique dans ce texte, principalement pour des raisons techniques, mais aussi parce que cela oblige à une mise en mots de la représentation graphique absente.

Merveilleux dessin de J. D. Hillberry, Drawing realistic textures in pencil, North Light Books, 1999.



Approche psycho-phénoménologique d'un « sens se faisant »

II - Analyse du processus, en référence à Marc Richir.

Pierre Vermersch, CNRS, GREX,

Ce travail, qui n'est encore qu'une esquisse, cherche à accomplir un pas de plus que ce qui a été présenté lors du premier texte « Analyse expérientielle d'un sens se faisant », paru dans le n°60 d'Expliciter¹. En juin, je m'étais contenté, faute de temps, de seulement donner à connaître les matériaux bruts de l'écriture au jour le jour de ce qui m'apparaissait, au fur et à mesure que je tentais d'élaborer un sens. Dans ce nouvel article, j'essaie d'analyser ces matériaux et de présenter quelques conclusions partielles. Je conserve pour un troisième article l'analyse du protocole sous l'angle de la méthodologie mise en œuvre, ses difficultés, ses avancées, ses questions ouvertes.

Je rappelle que, dans mon expérience, j'étais parti d'une « idée-graine »², ressentie et exprimée comme « c'est différent de jouer ce même morceau maintenant et jadis quand je l'ai appris », sans être capable de dire en quoi c'était différent, tel que je sentais cette différence. C'était une belle occasion de pratiquer une approche expérientielle en première personne dans l'esprit de la psycho-phénoménologie. Pour matériaux, il y avait donc d'un côté, les éléments d'un « modèle » théorique de la structure d'un « sens se faisant », tirés du travail du philosophe phénoménologue Marc Richir (cf. l'analyse d'un extrait tiré des « Méditations phénoménologiques³ » et présenté dans le n°60). Je tiens à préciser que je le fais à mes risques et périls et que je ne prétends pas être fidèle à son concepteur ; sa responsabilité n'est donc pas engagée par l'utilisation que je fais de

ses travaux. De l'autre, un vécu d'élaboration « d'un sens à faire ». Donc la possibilité à la fois d'éclairer ce processus vécu à partir d'une « modélisation » tirée de la philosophie phénoménologique (de la théorie vers les données) et réciproquement (des données vers la théorie), et d'évaluer la pertinence et l'adéquation de ce modèle aux données expérientielles. De plus, ce thème générique d'un « sens se faisant » est particulièrement intéressant pour la pratique de l'explicitation, que ce soit en auto explicitation comme c'est le cas ici ou en entretien d'explicitation, puisque très souvent, dans ces moments d'explicitation, nous sommes précisément dans la quête de termes appropriés pour essayer de décrire au plus près notre vécu. Dans la pratique de la psycho phénoménologie, le temps de la description, de la mise en mots des vécus est un des moments les plus obscurs, qui a peu été travaillé phénoménologiquement (cf. pourtant (Depraz 1999). C'est un nouveau cas de « circularité vertueuse » propre au développement de la méthode psycho phénoménologique : l'outil mis en œuvre (la mise en langue, la recherche du sens à faire) est en même temps l'objet d'étude (les vécus de « faire du sens »), puisqu'il faut bien décrire ces vécus pour mieux les connaître. On peut toujours espérer ainsi que la clarification de l'objet rejaillira dans la pratique intelligente de l'outil, etc. Il y a donc bien dans cette petite étude un enjeu tout à fait pertinent à la pratique de l'explicitation et au développement de la méthode psycho phénoménologique, et j'ai été frappé lors de la dernière université d'été du GREX, au mois d'août 2005 à Saint Eble, de constater à quel point les textes publiés en juin avaient intéressé beaucoup des présents et suscité le désir d'en explorer les dimensions expérientielles (référence aux idées-graines, à l'acte de « rester », à l'attention portée à ce qui

¹ Les numéros du journal Expliciter, sont tous accessibles sur : www.expliciter.net, le site du GREX.

² Je rappelle que ce n'est pas le terme utilisé par Richir, (qui parle de « quelque chose à dire » cf. l'extrait commenté dans le n°60) mais c'est le terme métaphorique que j'ai introduit dans le commentaire que j'en ai fait.

³ (Richir 1992)

se donne de manière floue, etc.)

Pour les lecteurs ayant lu les textes précédents, je souhaite prendre encore quelques précautions (pour les autres, on ne peut que leur recommander de commencer par en prendre connaissance). Dans le style des recherches liées à l'entretien d'explicitation, il y a une habitude fortement ancrée, qui est de valoriser la description de v1 (le vécu de référence) puisqu'elle est la base documentaire que l'on recherche. Mais ici, ce que j'ai cru devoir nommer dès le début de mon travail d'analyse comme étant v1 (le moment où je joue de l'orgue) n'est que le déclencheur du processus. D'une part, il est impliqué dans le ressourcement vers le point de départ de l'expérience, le fait de jouer de l'orgue tout en retrouvant comment je jouais auparavant, ce qui me permet de faire la comparaison des deux expériences de jouer de l'orgue ; d'autre part, il est le moment où apparaît l'idée-graine dont je cherche à produire un sens en langue. Il est donc intéressant de le décrire, mais seulement pour autant qu'il me sert de référence, d'inspiration, de caution, dans le processus qui m'intéresse ! Du coup ce que j'ai nommé v1 dans un premier temps, n'est que l'acte début du vécu de référence qui m'intéresse. Je n'ai simplement pas eu l'envie de tout renommer, mais ce que j'ai appelé v1 pourrait être qualifié de « vécu de départ ». Et c'est le processus d'un « sens se faisant » qui est donc le vécu de référence qui m'intéresse.

Autre précaution, il me faut bien reconnaître que je n'ai jamais jusqu'ici étudié un acte d'élaboration du sens. Je ne suis pas un expert de ce domaine. Il n'est pas impossible que des données plus techniques issues de la sémiotique ou d'une autre sous-discipline linguistique que je connaîtrais mal ou pas du tout, puissent enrichir l'analyse des matériaux au-delà de ce que j'en présente ici.

Par ailleurs, c'est bien le processus du « sens se faisant » qui est au centre de la recherche et non l'émotion ou la valeur pour moi de ce que je décris (mais c'est un choix programmatique, pas un choix axiologique, j'aurai très bien pu avoir un autre objet d'étude, que ce soit la survenue de l'émotion, la dimension identitaire ou autre). Il faut, là, distinguer le point de vue de l'informateur que j'ai été et que je demeure, ce qui le touche, ses valeurs propres et le point de vue du chercheur que je suis aussi, que d'autres choses intéressent et qui privilégie d'autres valeurs, des valeurs propres au micro-

monde si particulier de la recherche et de la pulsion épistémique. Dans les séminaires de Saint Eble, j'ai bien vu qu'au fur et à mesure que nous nous approchions de l'étude de vécus sensibles, intimes, plus émotionnels ou impliquants, nous avons tendance à en privilégier la teneur personnelle au détriment des objectifs de recherche. Poursuivre ces derniers suppose une mise en suspension, une époque de ce qui nous touche émotionnellement, personnellement, pour nous tourner vers d'autres intérêts, qui nous touchent aussi, mais sur un mode plus épistémique ou plus pragmatique.

Le travail sur le protocole publié dans le n°60.

Je rappelle que ce qui a été publié était le matériau brut, c'est-à-dire ce que j'écrivais au fur et à mesure, avec ses incises, ses commentaires, ses réflexions générales, sa chronologie embrouillée par le fait que les temps d'écriture ne correspondaient pas toujours au temps d'élaboration, etc. Dans un premier temps, j'ai donc « réduit » le protocole et j'ai fabriqué un protocole simplifié en utilisant seulement les couper/coller. Donc rien n'a été réécrit, je n'ai fait que déplacer ou supprimer. Je le qualifie de « simplifié » parce que j'ai éliminé les commentaires sur ce que j'écrivais, j'ai supprimé les parties de l'écriture portant sur les décisions de recherche, qui feront l'objet d'une analyse à vocation méthodologique traitée à part dans un prochain article. J'ai aussi remis dans l'ordre chronologique toutes les écritures descriptives du processus d'élaboration du sens, de façon à le rendre lisible de façon linéaire. Cela m'a donné une première mise au propre des matériaux relatifs à l'élaboration du sens. Ce texte a été ensuite découpé suivant les principaux temps d'écriture, correspondant généralement à des jours différents. Il ne reproduit pas la totalité du texte, mais seulement les extraits qui m'ont paru le mieux résumer la teneur de sens. J'ai repris ce résumé en l'insérant dans un tableau dont la seconde colonne essaie de le segmenter par type de contenu - une même unité d'écriture pouvant être répartie en plusieurs contenus de teneur différente, ou inversement un même contenu pouvant être repéré par des thèmes pluriels. J'ai donc produit une seconde mise au propre, dont chaque élément thématique est repéré par un numéro suivant l'ordre d'apparition. Ensuite, dans une colonne supplémentaire à

chaque numéro, j'ai essayé de catégoriser l'information et d'en résumer la teneur, de manière à commencer à avoir une appréhension plus synthétique de l'ensemble des matériaux. Ce faisant, je me retrouve à utiliser plus ou moins la technique de travail sur les protocoles verbaux prônée par A.

Tableau 1 : Version résumée du protocole de base : les chiffres découpent des thèmes, et j'ai conservé Seconde condensation de V1 encore réduit pour se focaliser sur l'élaboration du sens.

Les extraits du texte initial sont entre « ... ».les grands repères des sessions de travail. Le texte brut d'origine est accessible dans le n°60.

Mercredi t2 V1, le "vécu de référence" (écrit le jeudi)

1- J'étais en train de jouer à l'orgue un morceau facile de César Franck

- déjà appris il y a longtemps (quinze ans peut être)

- que j'ai réappris à jouer en l'apprenant par cœur il y a deux ans

2→ il m'est venu une impression

c'était d'abord une sensation, une sensation/vision, une aperception complexe, faites d'impressions sensorielles, d'émotion, d'étonnement plutôt positif, d'intérêt, voire de curiosité, d'appréciations non véritablement formulées, mais déjà orientées vers un sens de différence, c'est autant une sensation qu'une pensée.

3→ puis il m'est venu une pensée

Qui s'est formulée dans un premier temps comme : "c'était incroyable à quel point ce morceau avait changé pour moi"

4 → je me suis senti à nouveau incapable de caractériser en quoi c'était différent, à la fois j'en avais une forte sensation, cela se formulait aisément dans un jugement global de différence, et pourtant en imaginant quelqu'un qui me demanderait de décrire en quoi consiste cette différence, j'ai eu l'impression derechef que je ne saurais pas répondre autre chose que des balbutiements !

5 Après avoir joué le morceau jusqu'au bout m'est venu comme une évidence que c'était exactement le type d'événement que décrivait Richir "d'un sens cherchant à se faire".

6 Il y a une "idée" qui est là, qui peut se dire de manière générique (c'est différent !), et en même temps la sensation que son "plein" sens est encore à dire (en quoi est-ce différent ?) et que j'aimerais pouvoir le dire (il y a une motivation à y aboutir).

Vendredi début de matinée: t7

7 "il me revient facilement le temps où pendant que je jouais, les écarts de doigts réclamés par l'exécution de ce morceau, pourtant très faciles, me posaient problème, des moments où les notes répétées de la seconde exposition du thème étaient attendues comme des embûches redoutables, où le final dans lequel la main droite seule fait le même travail que les deux mains auparavant m'était une crucifixion digitale tellement le doigté me paraissait impossible "

7.2 "Mais ce qui m'apparaît intimement, c'est qu'à la fois ce sont bien des différences manifestes, mes mains ont changé, mes doigts sont plus sûrs, les écarts viennent facilement comme une empreinte stable de la forme du mouvement, les anticipations motrices sont en place."

8 "pourtant ce n'est pas cela que contenait l'idée graine, cela n'élabore pas le sens contenu dans l'idée de départ apparue

La différence est d'un autre ordre, plus ressentie, plus intérieure, et je ne sais comment la décrire !

9 " je sais que beaucoup de mes difficultés digitales étaient liées au fait que lisant la partition, je ne pouvais pas toujours contrôler visuellement mes écarts de doigts et, du coup, j'en mettais à côté. Le fait d'avoir appris par cœur me permet de contrôler visuellement mes déplacements de mains et mes écarts de doigts. De plus, depuis les temps du début mes doigts tombent relativement juste"

10.1 "Mais la différence ne réside pas dans cette facilité actuelle par rapport à la difficulté ancienne ; c'est plutôt cette facilité qui a transformé ma disponibilité à l'écoute de ce que je joue."

10.2 " Ah ! Là, je ressens que ça chauffe un peu ! La comparaison intérieure avec mon impression de "c'est différent" est plus dans cette direction de disponibilité, je le sens intimement."

11 " Autre différence que je connais et qui est facile à analyser : j'ai appris le morceau par cœur, c'est donc profondément différent par rapport au fait d'être obligé de le déchiffrer (le lire) à chaque exécution. Or non seulement cet apprentissage m'a libéré de la lecture de la partition en me permettant de porter une plus grande attention à ce que je joue, mais il m'a aussi obligé à analyser cette partition. Pour mémoriser, il m'a fallu structurer le matériel à mémoriser et, pour le structurer, j'ai dû impérativement en reconnaître et comprendre la structure, repérer les régularités, les formes répétitives, les changements de tonalité qui conservent la forme rythmique où tout est pareil mais différent etc. - tout ce qui me facilite la mémorisation. Bref, dans mon expérience, je ne peux mémoriser qu'en acquérant une bien plus grande intimité avec le morceau que ce que j'en

Giorgi et que j'avais assez fortement critiquée, manifestement à tort (cf. (Giorgi 1985; Bachelor and Joshi 1986) Vous pouvez toujours si vous le souhaitez vous reporter au protocole brut déjà publié. Ce résumé est présenté dans le tableau 1 ci-dessous.

savais au moment où je l'apprenais.

11.2 Je me rends compte que, lorsque je lisais la partition pour pouvoir la jouer, et même au moment où j'avais appris à la jouer correctement (hum), je ne connaissais pas mon morceau, je ne savais pas comment il était fait. Je le fréquentais assidûment par un acharnement à le répéter, mais pour autant, je n'aurais pas su raconter comment il était fait, en décrire les parties."

11.3 " Je sais par ailleurs que, pour d'autres morceaux, plus difficiles digitalement, j'ai fait des découvertes qui m'ont époustoufflé quand j'ai voulu les apprendre par cœur. Par exemple que ce qui m'était si difficile n'était que des morceaux de gammes répétées."

12 " Pourtant, je sens à mon appréciation interne de l'idée-graine initiale que, là encore, ce n'est pas cette différence dont j'avais la perception en germe.

12.2 Là encore, je sens que cela commence à chauffer de plus en plus (je sens que je m'approche de mon but d'élaboration du sens)"

13" Intellectuellement, je devine que le sens que je recherche vient des effets induits par l'apprentissage par cœur (connaissance intime du morceau, facilitation digitale, libération en conséquence d'un plus grand espace attentionnel) qui me font ressentir que le morceau est devenu complètement différent, non, juste différent. Mais ce n'est pas encore ce que ma pensée graine contenait. Cela ne résonne pas comme étant tout à fait juste entre ce que j'exprime là et ce que j'ai entr'aperçu en V1."

Vendredi suite fin de matinée, t8

14 " Je décide donc maintenant vendredi fin de matinée (t8) de reprendre la description de la pensée graine apparue en V1. J'ai besoin de m'arrêter d'écrire, pour me mobiliser silencieusement vers l'impression vécue en t2, (mon vécu de référence V1).

15" V1/t2 désigne plus spécifiquement le moment où je suis dans la seconde partie du morceau (reprise transposée du thème initial), où je regarde mes doigts se déplacer, appuyer sur les touches tout en écoutant le son produit et, en même temps, il me vient ce sentiment/pensée que je ne transcris en mots qu'après coup, de façon grossière et approximative : "*c'est incroyable à quel point jouer ce morceau est différent de le jouer par le passé*" ou "*c'est incroyable à quel point ce morceau est devenu différent pour moi maintenant*".

15.2 Dans le même temps, des flashes de moment de travail de l'époque ancienne du début de l'apprentissage me viennent très en dessous, rapides, aigus comme impression, mais à peine esquissés, des images-sensations, à la fois du lieu où je travaillais, de mon monde intérieur quand je reprenais ce passage en le ratant. Je me rends compte qu'en prenant le temps d'évoquer ce temps ancien d'apprentissage de ce morceau, beaucoup de choses reviennent, qui étaient "miroitant", "clignotant", dans mon impression de "c'est tellement différent". Je ne vais pas plus loin que ces bribes pour l'instant.

Vendredi t9. Reprise du début de l'après midi

16.1 " Une image me vient avec un remplissage partiel, lié au fait que c'est une métaphore spatiale : autrefois jouer un morceau, ce morceau aussi, c'était comme suivre un couloir un peu obscur, avec des tas de bifurcations que je n'anticipais pas, que je ne comprenais pas, qui me surprenaient encore et encore, et à l'occasion desquelles je me cognais, faisais des fausses notes, perdais le nord (et le sud, et le reste). J'étais esclave de la partition parce que très mauvais lecteur/ déchiffreur, je n'avais pas le temps de m'occuper de ce que je jouais, ayant bien assez à faire avec le fait de le jouer. Maintenant, je suis dans un espace beaucoup plus vaste, je connais le chemin d'avance et ne suis pas surpris par les changements de direction. Quand je joue, les impressions d'antan liées à ce morceau sont encore à l'horizon, et en même temps, j'ai tellement plus d'espace intérieur quand je le joue que je goûte la différence. Résultat, c'est le même morceau et c'est totalement différent. C'est fou."

17 " D'ailleurs quel est l'effet en retour de ces commentaires et analyses ? Essentiellement le sentiment de ne pas avoir nommé, mis en sens, ce qui constitue la pensée-graine telle que je continue à la ressentir. Le travail n'est pas encore accompli. Le fait d'avoir déblayé le terrain de ce que n'était pas la différence m'a éclairci les idées, m'a montré que les différences basées sur des progrès techniques étaient probablement des conditions nécessaires de cette "différence", mais ne résonnaient pas avec la pensée-graine elle-même."

18 "Ce que je perçois sans savoir le nommer c'est que cette "différence" est plus de l'ordre d'une émotion/cognition, je suis touché par ce morceau d'une manière que je ne vivais pas quand je l'ai appris, et en même temps je le reconnais comme étant le même (les mêmes notes), et pourtant de façon à la fois *nette* et *fugitive*"

Samedi matin plus tard (t11)

19 " Je m'arrête d'écrire, je ferme les yeux et me demande de revenir à l'instant où cette pensée-graine m'est apparue."

... ..

Puis je me remets à écrire ce qui me vient en tapant de manière un peu automatique au clavier, je suis presque tout entier tourné vers l'aperception de mon vécu intime, tout en tapant sur les touches du clavier :

20 " Il me revient des impressions sensorielles. Je vois grossièrement mes doigts, sur le clavier (de l'orgue), et une impression globale de ma présence physique sur le banc de l'orgue, l'enveloppe de ce que peuvent toucher, atteindre, mes bras, mes jambes. Mes yeux ont en même temps l'illusion de voir la partition (objectivement, elle

n'est pas là, devant moi), de la voire comme un brouillard avec des notes, mais illisibles, plutôt comme l'icône ou le symbole de ce morceau en tant que texte imprimé."

21 " L'impression qui me vient en décrivant la sensorialité de ce moment, c'est que ce n'est plus le même monde, entre jouer le morceau quand je l'ai appris et maintenant. Maintenant, je ressens une intimité, un monde d'intimité avec ce que je joue, cela fait comme un contraste violent avec l'évocation de la distance, de l'aliénation, que je vivais lors de l'apprentissage et même quand je le jouais avec la partition. Peut-être le mot qui rentre le mieux en résonance avec l'impression-graine, c'est "intimité","

Samedi (t12, dans la suite),

22 " Je me suis arrêté d'écrire, et les yeux fermés, en arrière sur mon dossier, je goûte la résonance du mot "intimité", au lieu d'un approfondissement de la résonance, me viennent avec l'appréciation des harmoniques du mot "intimité", ce sont des associations, des commentaires, des descriptions de nuances intérieures:"

23.1 " Je me dis "intimité" oui, mais avec des colorations émotionnelles positives, du plaisir, de la confiance, de l'amitié (?), le plaisir de l'accord intérieur avec ce que je joue, une certaine épaisseur ou profondeur de ce ressenti,

23.2 ce n'est pas superficiel,

.....

24 " Je me suis arrêté d'écrire, les derniers mots formulés, puis écrits, m'ont arraché des larmes, j'ai été profondément touché par ce sens "de profondeur" qui m'est apparu avec l'expression : ce n'est pas superficiel."

25 " Pour continuer à écrire, je me suis ressaisi, lentement, et chaque association qui vient en écho est comme une réplique sismique qui redéclenche la même émotion, aussi forte, avec un sens corporel comme un puits qui descend directement au centre du plexus solaire comme si les larmes partaient de là, profondément, comme un puits. "Ce n'est pas superficiel". "C'est une émotion qui n'est pas superficielle, mais profonde, intime".

26 " Il n'y a pas de tristesse dans ces larmes, plutôt un débordement de ressenti, une profondeur cachée, un sens profond qui me semble dépasser l'occasion particulière. "

27 " Ce qui me vient avec, c'est que l'intimité de ce morceau signifie que la musique que je joue est émotion et me donne de l'émotion, ce que je n'avais pas dans les débuts."

28 " Et pourtant j'ai conscience que c'est ce que recherche avant tout dans la musique, dans le fait de la jouer, de choisir les morceaux, c'est l'émotion qu'elle procure, qu'elle réclame (ou que je lui réclame). "

29 " Et avec cette émotion reconnue, autre chose qui est relatif au prix que j'ai payé, que j'ai consenti, pour dépasser tous les obstacles d'un apprentissage tardif et pour toucher enfin à cela. Le mot "payer" résonne longuement, comme un écho, qui est indissociable de "l'émotion" et relié à "l'intimité".

30 " Je m'arrête d'écrire provisoirement.

....."

Mercredi 11/05 (t15)

33 tentative chez le coiffeur " de me demander ".

34 « Plus indirectement, le lendemain, je me rends compte que le produit de cette tentative volontaire est là en moi, présent, diffus, il ne s'est pas passé rien, elle a suscité un mélange d'impressions qui m'apparaît aujourd'hui (t15 mercredi), comme un parfum, comme une lumière d'ambiance, présente, mais sans poignées conceptuelles pour l'attraper. Un peu comme de tourner la tête pour voir une étoile en vision périphérique. »

35 « L'idée me vient que je pourrai saisir le contenu de cette périphérie et je me mets en projet de me le demander. J'essaie trop fort, trop raide, l'impression n'est accessible que par un effleurement comme sans but, en douceur, patient. »

36 « Ce qui m'apparaît alors, est plus de l'ordre d'un sentiment d'identité de celui qui perçoit ces impressions, un sentiment caractérisé par une grande sensibilité aux couleurs du monde, une identité d'enfant, de regard naïf, enfin non, pas de regard, plutôt de sensations/visions, de ressenti/lumière, de la réception/accueil des impressions du monde. Comme si dans cette nébuleuse d'impression, je change progressivement de position aperceptive, je me mets à regarder/ressentir cette expérience depuis l'intérieur, je vois à travers mes yeux, je ressens dans mon corps, mais de plus ce n'est pas mon corps ou mes yeux de maintenant, mais celui de l'enfant que j'ai été. »

37 « Il vient avec, le climat intérieur si douloureux d'une époque précise de mon enfance. Dans les expériences d'évocation précédentes, le moment passé se donnait à travers mon regard/ressenti de l'adulte de maintenant, ou de l'adulte apprenant l'orgue d'il y a quelques années. Je retrouvais le moment passé en position associée. Mais là je retrouve la position associée de moi enfant. »

38 « Je me rends compte que plus je cherche à chanter/dessiner l'impression graine de V1 et plus je creuse vers moi, l'approfondissement ne se fait pas vers le morceau de musique mais vers la relation à lui, et donc à ce qui en moi peut l'accueillir ainsi. Je cherchais à saisir ce qu'il y avait au bout du rayon attentionnel et je prends conscience de ce qu'il y a à l'origine de ce rayon. Et même plus originaire que ce moment à l'orgue, en direction de l'enfant, de sa sensibilité, et donc de mon identité. »

Arrivé à ce point de modelage du protocole, ce travail préliminaire m'avait donné l'occasion de bien me familiariser³⁵ avec les données et de beaucoup réfléchir sur le sens, l'ordre, la dynamique de cette description. Je me suis alors rendu compte de la complexité des facettes du vécu de départ noté v1 et je l'ai décrite dans la première partie de la présentation des données. Je l'ai fait à la fois en me basant sur les verbatim et en exploitant les prolongements analytiques réflexifs qui me sont venus progressivement depuis deux mois que j'y travaille. La description de ce v1, une fois effectuée telle que vous allez la lire, n'a pas manqué de déclencher des ressouvenirs et des questions sur ce que je n'avais pas décrit et qui m'apparaissait maintenant. Mais il faut bien arrêter le recueil de nouvelles données ! On trouvera dans la seconde étape d'analyse les résultats de recherche sur ce processus d'élaboration du sens. Dans une dernière partie, qui sera publiée dans un autre numéro, je reviendrai sur l'analyse du processus de la pratique de recherche psychophénoménologique et sur les questions et avancées que ce travail a engendrées dans ce domaine.

Description et analyse du « vécu de départ » v1 : « le moment où je joue de l'orgue ».

Du fait de nombreux présupposés, à la fois implicites (je n'en avais pas conscience, ils ne me sont apparus que très tardivement) et limitants, présents dans la description et dans la mise en ordre des matériaux, pendant longtemps j'ai perçu v1, le moment où je joue de l'orgue, comme « unitaire » (composé

³⁵ En écrivant ceci, je trouve paradoxal que j'aie besoin de me familiariser avec ce que j'ai moi-même écrit ! Mais c'est une bonne illustration du fait qu'il y a un changement de position, ce que j'ai écrit m'est familier en un sens particulier, j'y reconnais ma manière d'écrire, et je reconnais immédiatement de quoi ça parle et à quoi ça renvoie, mais il ne m'est pas automatiquement familier comme matériau de recherche. En tant que chercheur, j'ai besoin de le découvrir, c'est-à-dire encore de le catégoriser, de voir de quoi il est porteur comme information au regard de buts de recherche. Je découvre alors qu'il y a plus et autre chose, dans ce que j'ai écrit, que ce que je savais y mettre au moment où je l'écrivais. C'est une des difficultés majeures de l'approche en première personne que de changer de position et de passer de la position d'informateur à celle de chercheur, alors que le bon sens penserait ce changement de posture comme allant de soi.

d'une seule strate) et essentiel (tout le travail reposerait sur lui).

Or ce qui m'est apparu avec difficulté, c'est que ce vécu n'était pas du tout unitaire, mais était composé d'au moins trois temps successifs et distinguables, très différents les uns des autres dans la mesure où ils ne relèvent pas de la même activité cognitive/impressionnelle/affective. Et s'il était important, il n'était pas l'essentiel, puisque l'objet principal de la recherche portait sur le vécu d'élaboration du sens qui était lui-même le vrai vécu de référence s'originant il est vrai dans le vécu de jouer à l'orgue qui en est donc pour une part le déclencheur. Tant que je n'ai pas réussi à fixer ces différents aspects, j'ai eu l'impression d'être pris dans un imbroglio et d'avoir du mal à débrouiller plusieurs fils de lecture du même protocole. On verra que la distinction de ces différents aspects permettra aussi de discriminer diverses manières de me rapporter à v1 tout au long du processus d'élaboration du sens.

Après beaucoup d'embarras, j'ai réussi à me défaire de mes préconceptions et je distingue clairement dans ce vécu quasi ponctuel du moment où je joue de l'orgue au moins trois temps distincts, recouvrant des vécus de nature différente. L'ordre du vécu de ces strates se présente en ordre inverse de leur écriture : on pourrait dire aussi, en suivant la théorie de Piaget sur la prise de conscience, en ordre inverse de leur prise de conscience. J'ai d'abord pris conscience du résultat de « la mise en langue », avant de prendre conscience de l'expérience non loquace, c'est-à-dire « l'idée-graine » qui la précède, elle-même précédée, mais aussi accompagnée de façon continue (je n'ai pas arrêté de jouer) par les aspects sensoriels/mémoriels de l'expérience de jouer de l'orgue, dernier aspect qui est tellement évident qu'il n'a attiré mon attention que le plus tardivement. Voyons ces trois aspects :

Le vécu de jouer de l'orgue « v1(jeu) ».

Si je commence maintenant par la description de cet aspect qui m'est apparu en dernier (mais premier dans l'ordre temporel), avant que je fasse l'expérience de l'idée-graine, je jouais. Il y avait des pensées sur ce que j'étais en train de faire, un ressenti du résultat musical, une attention aux appuis de touches, au son, à la vision de mes mains sur le clavier du haut. Au moment dont je parle, se surajoute (se sous-perpose !) l'aperception du fait d'avoir joué ce

même morceau dans le passé, plus spécifiquement encore dans la période où je l'apprenais, qui était aussi la période d'apprentissage de l'instrument avec un professeur précis, il s'agit de fait d'un morceau facile sans pédale, avec une main droite presque immobile sur le clavier. C'est la rencontre de toutes ces facettes sensorielles et mémorielles de l'activité de jouer qui crée le choc, la prise de conscience donnant lieu à l'idée-graine, comme si c'en était le substrat : les impressions sensorielles d'appuyer les touches, de les voir, d'entendre ce que je joue, de le goûter dans ses nuances et, sur ce fond l'évocation fugitive, fantomatique, des impressions de jouer du début, plus toute l'émotivité, la surprise, l'intérêt que suscitent ces impressions mises en relation. Je note ce premier vécu « v1(jeu) », pour désigner dans le vécu de départ v1 toutes les impressions liées au fait de jouer de l'orgue, que ce soit au moment même ou dans le passé³⁶. Arrive alors une idée/impression/sentiment³⁷, l'idée-graine.

Le vécu de « l'idée-graine », « v1(graine) ».
Sur le fond de l'expérience complexe de jouer de l'orgue, surgit une « idée-graine »³⁸, non loquace³⁹, l'aperception d'une expérience intérieure qui se surajoute au fait de jouer et qui prend appui sur le rappel esquissé d'une situation comparable (jouer le même morceau) mais ancienne. Cette expérience-graine, est une appréciation, une émotion, un intérêt, elle est portée par de la curiosité, par une évaluation de sa valeur, mais elle est aussi immédiatement reconnaissance d'une impression déjà connue (ce n'est pas la première fois). Je la note : « v1(graine) », elle

³⁶ Si je recense tout ce que j'ai écrit sur cet aspect du vécu, force m'est de reconnaître que je ne suis pas allé très loin dans le détail. Plusieurs semaines après, j'ai encore l'impression qu'il y aurait beaucoup de choses à décrire sur cette expérience de superposition de l'expérience présente et passée.

³⁷ Au sens du concept de « sentiment intellectuel » déployé par Burloud entre autre dans les années 30. Cf. aussi le numéro 27 d'Expliciter consacré à l'expérience de ce concept (Vermersch 1998).

³⁸ Je ne prends pas dans ce texte ma lecture de l'œuvre de Richir, telle que je l'ai présentée dans mon commentaire d'un extrait de cet auteur (cf. le n° 60 d'Expliciter, (Vermersch 2005).

³⁹ Je reprend ce terme du vocabulaire du « renversement sémantique » de J-CI Piguët, il désigne l'expérience d'un sens, d'une impression, sans mise en langue, cf. (Piguët 1975)

est difficile à décrire autrement que par touches impressionnistes parce que précisément elle est non loquace, et que le fait de la décrire linéairement ne pourra se faire que par une mise en mots qui la transpose dans une forme qui n'est plus la sienne. Je ne peux la décrire que par allusion, elle est une forme aperceptive plus fluide, plus scintillante que toute description fondée sur une mise en concept via la langue. Dans son mode propre, non loquace, elle est pleine, complète, elle a son ipséité (elle se détache sans ambiguïté, elle a une identité sans pour autant être un concept (cf. Richir 1992, p. 118). Quand je veux quand même la formuler, alors vient une première traduction approximative, sous la forme d'un jugement.

Le vécu de la formulation en langue v1(verbalisation).

Pour finir, je fais l'expérience d'en donner facilement une première traduction verbale approximative : "c'était incroyable à quel point ce morceau avait changé pour moi", que je résumerai dans la suite par : "c'est différent" et que je note : « v1 (verbalisation) ». C'est cette partie de l'expérience, ce moment de la mise en langue, qui s'est présenté à moi en premier dans l'ordre de l'écriture. Et c'est cette formulation de l'expérience non loquace que je vais chercher à exprimer en mots de manière à en faire émerger tout le sens dans le mode du discours. Ce faisant, je m'approprierais ce sens qui était déjà là, sur un autre mode, qui me fera faire des prises de conscience que le mode non loquace ne semble pas me procurer ! (Je trouve tout de même intrigant, qu'ayant une expérience complète de la différence sur un mode non loquace, je doive passer par la mise en langue pour avoir le sentiment de la comprendre plus complètement ! J'y reviendrai en conclusion avec de nouvelles hypothèses.)

Les relations de comparaisons, première approche des revirements

En anticipant l'analyse du processus du « sens se faisant », cette distinction des trois strates de l'expérience de référence permettra de clarifier les « revirements »⁴⁰ du processus

⁴⁰ C'est le terme utilisé par Richir dans l'extrait déjà cité. Il désigne les temps de changement de direction de l'attention qui oscillent d'une direction orientée vers l'à-venir du sens, donc vers de nouvelles élaborations, à une direction orientée vers le passé, soit le tout juste passé pour l'évaluer, soit vers les étapes passées pour les

d'élaboration du « sens ce faisant » qui va se poursuivre pendant plusieurs jours.

Ma tentative porte essentiellement sur la recherche d'un sens développé, qui dépasse la formulation initiale. Cette première formulation est là en permanence comme témoin de son caractère insuffisant à dépasser. Je vais donc avoir des étapes de nouvelles formulations, et à chaque fois que je progresserai un peu, il y aura une référence implicite à cette première formulation, ce qui me permettra de sentir un progrès. On a donc une première relation de comparaison très implicite, la comparaison entre les nouvelles formulations et la toute première. Elle ne m'apparaît que maintenant (septembre). Elle est très implicite parce qu'évidemment présente en permanence à l'arrière plan. De ce fait, j'ai eu du mal à l'identifier et à la nommer comme jouant un rôle de référence permanente. (Son évidence apparaît mieux par la négative. Si, par exemple, je m'étais mis à « radoter », à réécrire des choses déjà exprimées, j'aurais su immédiatement que je n'avançais plus par rapport à ce que j'avais déjà pensé et noté.) En gros, c'est cette comparaison implicite qui me permet de me dire que j'ai progressé ou non par rapport au jugement brut « c'est différent ». Je pourrais encore dire que cette référence implicite à la première formulation, comme aux suivantes dans la progression, est implicite dans la mesure où elle ne fait jamais l'objet d'un « revirement » explicite comme ce sera le cas pour les autres comparaisons. Le seul fait d'écrire se déroule sur le fond permanent d'une comparaison avec ce qui a déjà été écrit.

Par ailleurs, il y a une seconde relation entre les données sensorielles/mémorielles et certains temps d'élaboration, puisque régulièrement, je me ressourc à l'évocation de la sensorialité/souvenir, v1 (jeu) pour aller plus loin. Mais c'est bien la force protentionnelle de l'idée-graine, et le désir d'y répondre qui est le moteur, le vide à remplir, de l'élaboration du « sens se faisant ». Cependant la compréhension que j'avais au moment où j'ai voulu développer cette expérience, compréhension ancrée dans une conception étroite de l'explicitation au sens de l'entretien d'explicitation, était qu'il me fallait revenir à

l'évocation stricte de la situation de jeu, et j'étais très ennuyé de ne pas le faire suffisamment et m'en faisais le reproche. Chaque fois que je l'ai fait, cela m'a apporté de nouvelles impressions, une nouvelle appréhension de toute l'expérience. Il y a donc eu régulièrement un retour sur l'expérience de référence v1 (jeu), une manière de me relier à nouveau à la situation originelle qui a donné naissance à l'idée-graine.

Enfin il y a une troisième relation de comparaison, que l'on peut qualifier de relation de résonance, à chaque fois que j'apprécie le sens de ma mise en mots à la justesse de sa résonance avec l'idée-graine. Cela paraît si simple et direct, comme d'entendre si deux sons sont identiques ou non. Mais je n'ai pas fait le travail descriptif de mettre au clair l'acte d'apprécier cette justesse, c'est encore une autre évidence à déplier. Manifestement, il y aura nécessité d'aller plus loin.

Si je résume, on a trois mises en relation et au moins trois types de « revirement » depuis les étapes de l'élaboration du sens à faire à l'une ou l'autre des facettes de l'expérience d'origine :

- une relation de résonance visant la justesse, qui évalue la justesse de l'expression en référence à la graine.
- une relation d'évocation visant un ressourcement, qui recontacte et rend à nouveau vivace l'expérience du jeu.
- une relation d'évaluation visant la progression, relation très implicite qui évalue la valeur de la production verbale en comparaison avec la toute première formulation.

A cela se surajoute et se tresse avec, l'activité de recherche et donc l'évaluation et les commentaires que je porte sur la manière dont je m'y prends pour produire le sens à faire, les recherches sur la manière judicieuse de le noter de façon organisée pour en permettre l'analyse dans le futur. Le point de comparaison n'est plus une des facettes de l'expérience de départ, mais celui de toute ma compétence de chercheur et - il faut bien le dire - de mes préjugés sur la manière dont je devrai m'y prendre pour faire un travail de qualité. (Relation d'évaluation de recherche).

évaluer aussi, soit encore de manière plus essentielle au processus vers v1 qui est la caution de la justesse de la mise en mot dans sa résonance avec l'idée-graine.

Analyse des différents actes participant à l'élaboration du sens et de leurs modes d'enchaînement.

Après la clarification du « vécu de départ », l'étape suivante a été de décrire les phases du processus d'élaboration du sens.

J'ai procédé en découpant chaque « écriture » en éléments qui paraissaient pouvoir être distingués comme une étape. En ce qui concerne les règles de ce découpage, ce sont les changements de direction attentionnelle et d'objets attentionnel qui m'ont guidé. Dans le cas du passage d'une description à son appréciation, par exemple, c'est d'abord l'objet attentionnel qui est décrit, et c'est ensuite la description qui a été produite qui est l'objet de l'attention, pour apprécier notamment les qualités de son rapport à ce qui est décrit. Plus que l'objet attentionnel, on peut distinguer des changements de direction attentionnelle, ce que Richir nomme des « revirements » - revirement

depuis la direction de l'a-venir vers le passé de v1 ou le juste passé. Il y a assez peu de chevauchement dans les découpages, ce qui les rend plutôt satisfaisants. Je me suis alors arrêté sur chaque étape et j'ai produit un commentaire libre de tout ce qui me paraissait avoir du sens en relation avec la dynamique du processus, le type de teneur du contenu, les questions de recherche que cela me posait, etc. Au bout du compte, j'avais à la fois une liste d'étapes ordonnées chronologiquement, et des matériaux d'analyse et d'interprétation sur le processus et sur la méthode.

Tableau 2 Les étapes et leur commentaire : (je noterai toujours avec la lettre P comme processus et un chiffre, et à côté un chiffre sans lettre qui renvoie au découpage thématique du texte simplifié). La lecture de ce tableau n'est pas nécessaire pour comprendre l'analyse qui suivra. Ce tableau est donc présenté ici plutôt comme une illustration d'une phase transitoire de la démarche.

P1 ; 3, Il y a une première étape qui est l'expression confuse d'un jugement global, dont finalement je n'ai jamais retrouvé la formulation exacte : « C'est incroyable comme c'est différent ». Ce premier temps est en fait la traduction en langue d'une impression non loquace, la saisie d'une mise en présence de ce que je fais sur le moment et de comment je faisais dans le temps ; il y a là un temps où j'ai la conscience expresse de ce passé en même temps que du présent. Cette impression n'est pas simplement émergence ponctuelle, elle est aussitôt « reconnue ». En effet, ce n'est pas la première fois que cette impression issue de la superposition du passé au présent relativement à un même acte (même en structure, et plus ou moins complètement quant au contenu, et sûrement assez différent quand au contexte). La formulation intérieure du jugement résultant de cette impression me semble aussi relativement familière. De même ce sentiment qu'en formulant ce jugement, je ne dis pas grand-chose de clair, et que si je devais ou si l'on devait me demander d'être plus explicite, je ne saurais pas aller plus avant, le tout accompagné d'un sentiment d'incapacité et de frayeur à l'idée de m'y coller ! Je viens de relire ce que j'avais noté en 3 : « c'est incroyable à quel point ce morceau avait changé pour moi », ce qui n'est pas la même chose que « c'est différent », mais je ne sais plus quelle est la formulation originale et je n'ai pas trop envie de chercher à la retrouver, parce que je ne crois plus pouvoir le faire avec exactitude dans la mesure où je me souviens très bien que, quand je l'ai noté la première fois, je l'ai fait de façon négligente, avec l'impression d'embellir la formulation. Du coup, je me suis créé la possibilité d'une fausse mémoire et je ne sais plus quelle est la bonne. Résultat, je renonce pour garder la formulation résumée « c'est différent ».

P2 ; 7, (analyse de l'activité passée, les difficultés digitales) le temps suivant porte sur le souvenir de comment c'était quand je jouais à l'époque où j'ai appris ce morceau, et où j'étais encore débutant. La recherche d'un sens se fait plus par association : comment c'était quand je jouais dans le temps, et ce qui vient en premier c'est aussi ce qui est le plus saillant comme préoccupation dans l'exécution du morceau de musique au clavier, c'est-à-dire les problèmes digitaux. Jouer les touches justes, trouver les écarts corrects, placer les doigts au bon endroit. Je suis relié à une facette générique de l'expérience passée, et donc de manière dissociée. C'est-à-dire que ce n'est pas la description de ce que je vis en v1, mais l'analyse de mes pratiques au clavier dans le passé. Je pourrais même évoquer des souvenirs précis pour chaque mesure de ce morceau, mais ce n'est pas spécifiquement le contenu de l'expérience en v1. Je ne cherche pas directement à trouver une formule plus claire que la première, mais à développer des facettes de sens qui me semblent liées. C'est différent et, entre autres, j'avais des problèmes digitaux que je n'ai plus sur ce morceau. Le sens se faisant se développe par écho associatif à des facettes de sens contenu dans le jugement.

P3 ; 8, (revirement résonance multiple en résonance), ce temps vient scander la fin d'une production nouvelle, ici une analyse des performances digitales, pour aller vers une comparaison par résonance durant la pause de la production ; on a bien là un revirement vers la résonance, qui est comme une respiration dans le processus, mais de plus ce revirement contient une appréciation, un jugement, qui est ici négatif et se colore de ce qui semble manquer pour être juste dans la résonance : « ce n'est pas ça, l'idée graine était davantage ressentie » ; il y a enfin un troisième aspect, plus en retrait, qui sous tend cette recherche du sens se faisant : la perception de la difficulté

à la décrire. L'expression de l'idée graine continue à être vécue comme difficile, il n'y a pas, là, de sentiment de maîtrise !

P4 ; 9, (analyse de l'activité passée, prolongement des difficultés digitales amplifiées par la lecture de la partition) reprise de l'élaboration, sur le même mode analytique qui décompose un peu plus loin les modifications des performances digitales, se rajoute le fait d'être cloué à la partition et donc de ne pas pouvoir regarder le placement des doigts.

P5 ; 10.1, (revirement appréciation vers ce qui vient d'être dit en 9 pour interprétation de son sens), analyse des implications pour le présent, c'est-à-dire que, ce qui m'apparaît, ce n'est pas seulement l'amélioration des performances, mais leur conséquence, l'accroissement de la facilité qui engendre aussi plus de disponibilité à écouter ce que je joue, une partie de l'attention étant disponible vers ce que je joue !

P6 ; 10.2, (revirement résonance vers l'idée graine en résonance), ce que je viens de dégager, « le supplément de disponibilité », m'est perçu comme plus proche de l'idée graine, « ça chauffe », je me rapproche, cela va dans le bon sens. (Curieusement je n'ai plus de commentaire orienté vers la difficulté à décrire).

P7 ; 11.1, .2, .3, (analyse de l'activité passée, les effets du par cœur), orientation vers la poursuite de l'élaboration des différences connues, qui module le thème de la disponibilité, comme les conséquences du par cœur sur la disponibilité, mais aussi les conséquences de sa pratique dans la connaissance du morceau, ce qui engendre une autre manière de devenir disponible au morceau que celle qui serait d'apprendre par cœur par pure répétition.

P8 ; 12.1, (revirement résonance vers la justesse de la résonance, ce n'est pas encore ça.) (j'aurais dû prendre le temps de décrire finement comment je fais pour tester la résonance), et ce n'est pas dans le domaine du purement « technique » (connaissance du clavier, intelligence du morceau, dégagement de la vision pour les mains), ni purement musical (je ne suis pas certain de savoir ce que je dis avec ce dernier qualificatif, cela relèverait peut être du discours des musiciens sur l'appréciation des qualités de l'exécution d'un morceau ou de son écriture, domaines où je suis trop peu éduqué pour penser à m'exprimer, mais une appréciation que j'ai entendue à maintes reprises chez des amis musiciens, pianistes en particulier, ou dans les commentaires de France Musique par exemple). Mais ça s'en approche, cela chauffe de plus en plus. Comme pour les TOT (tip of the tongue, le mot sur le bout de la langue), même si je n'ai pas la réponse, j'ai une appréciation du fait que je m'en approche ou pas, du fait que mon mouvement d'élaboration est productif ou pas (cf. le concept de sentiment intellectuel auquel on revient, ainsi que le livre et les articles de Brown sur les TOT (Brown 2005)).

P9 ; 13, (revirement appréciation réflexif sur le processus d'évaluation de la résonance), j'ai conscience que le sens recherché est produit par les modifications de l'apprentissage, mais il manque une nuance. Il s'agit donc là d'un revirement sur le juste passé, et non pas vers le passé un peu plus lointain de v1. Cependant je le note comme une étape du processus, puisqu'il interrompt la marche en avant pour faire retour sur le processus lui-même.

Arrêt du travail du jeudi.

P10 ; 14, revirement évocatif, changement de direction de travail, je décide d'aller vers l'évocation de v1 (jeu).

P11 ; 15.1, (description assez floue relative au contexte et graine), puis 15.2 les composantes mnémotechniques sous jacentes au fait de jouer et se « sousperposant », (leur notation est beaucoup plus tardive : deux mois plus tard, le prix de l'évidence ! On peut donc le comptabiliser dans l'interprétation, mais il n'a pas participé directement au processus).

Arrêt du vendredi matin

P12 ; 16.1, 2, 3, (élaboration métaphorique) il semble que sur la base de la décision de revenir à v1, ce qui n'est pas réellement fait, puisque je ne décris quasiment rien de plus que ce que j'avais dit, et la référence au passé ayant été notée beaucoup plus tard, n'a pas joué dans le processus.

En revanche, il s'agit bien d'une nouvelle étape de production de sens, sur le mode métaphorique, et semble-t-il déclenchée à la fois par la volonté de revenir à v1 et par les analyses qui ont précédé, la métaphore du couloir et de l'ouverture de l'espace semble après coup très pertinente, car elle résume de façon plus subjective le mode de jeu passé et présent, et elle reprend le thème de l'accroissement de disponibilité, mais sous l'angle de l'espace, du savoir se diriger - « il y a plus d'espace intérieur quand je joue ».

P13 ; 16.4 revirement esquissé juste esquissé vers v1 sur la présence des impressions d'antan, sans développements.

P14 ; 16.5, revirement appréciation réflexif, jugement sur la force de la différence entre passé et présent - « c'est fou ».

P15 ; 17.1, revirement appréciation interprétatif et réflexif sur le juste passé, l'effet en retour de toute cette expression sur le rapport à la graine, « je n'ai pas encore nommé le sens », mais ce que j'ai dit déblaie.

P16 ; 18, revirement résonance vers v1 graine qui produit encore en même temps de l'élaboration.

Arrêt du vendredi après-midi

P17 ; 19.1, revirement évocation vers v1, je me demande de revenir à l'instant où cette pensée graine m'est apparue, je cible donc avec précision ce que je me demande (note méthodologique sur « je me demande »).

P18 ; 20 (description évocation de l'expérience de jouer) centré sur v1, sur le passé dans l'expérience de jouer,

multiplicité des sensorialités (kinesthésique, visuelle, posturale).

P19 ; 21, (mise en mot du sens par association harmonique) orientation vers le sens : « ce n'est plus le même monde », apparition d'un terme nouveau « intimité » pour qualifier le monde nouveau, la teneur de l'écriture devient plus personnelle, « monde d'intimité », « distance », « aliénation », contraste violent.

P20 ; 21.2, (adéquation du mot) revirement résonance appréciation de la résonance juste pour la première fois. Et pour la première fois, un mot qui résonne juste avec l'impression graine : intimité.

P21; 22.1, revirement appréciation résonant vers le mot qui vient de résonner juste, prendre le temps de goûter « intimité », on a là un mouvement nouveau de résonance au présent, mais ce qui vient, ce sont des associations (en fait, je m'attendais à ressentir des vagues non verbales, « des harmoniques » plutôt corporelles, et ce qui vient déçoit cette attente). Dans cette analyse, j'ai du mal depuis le début de valoriser les associations et commentaires conceptuels.

P22; 23.1, revirement harmonique, sur le t « intimité », son épaisseur, sa profondeur, et ...

P23 23.2 ouverture d'une émotion en réponse à une expression qui vient par association, « ce n'est pas superficiel ».

P24; (24 à 29), amplification des échos portés par cette émotion et ces mots « intimité » et « pas superficiel », sens dérivés sur mon rapport à la musique, sur le caractère particulier de cette émotion à connotation positive, et sur l'enjeu et le prix que j'ai payé pour l'atteindre.

P25; revirement, réflexif interprétation de ce que je découvre allant vers l'identité et l'enfance.

Arrêt du samedi

Début du mardi

P26; revirement évocation vers v1, je me demande « de revenir au moment où cette sensation-graine m'est venue ».

Arrêt du mardi

Arrêt du mercredi matin

P27; amplification de l'impression venant de l'enfance, de la substitution de la sensibilité de l'enfant encore présente dans celle de l'adulte.

arrêt

Dans le tableau 3 ci-dessous, j'ai condensé les étapes du processus d'élaboration du sens.

Tableau 3 présentant de façon résumée l'enchaînement des étapes (à partir du tableau 2 recensant les 26 étapes de l'élaboration du sens).

Mode analytique : P1 C'est différent → la différence la plus saillante → P2 le plus saillant pour moi c'était les difficultés digitales → (P3 c'est pas ça) → P4 à propos de ces difficultés, elles étaient amplifiées par le fait de lire, et mal, la partition en permanence, → à propos de lire, je ne lis plus parce que j'apprends par cœur → quand je ne lis plus, je peux regarder les doigts et diminuer les fautes digitales → pour apprendre par cœur, je dois analyser le morceau pour structurer l'apprentissage et ce que j'apprends → tous ces changements produisent de la disponibilité, → ce n'est pas ça la différence, mais cela va dans le bon sens et me rapproche du but poursuivi, et j'ai épuisé une première approche de l'analyse de l'activité → changement de mode d'élaboration →

Mode symbolique : Je me ressource par évocation de v1, changement de régime cognitif, je passe de l'analyse à la symbolisation métaphorique de ce à quoi j'avais abouti → P12 métaphore des modes de disponibilité = le couloir avec très peu de disponibilité en opposition à l'espace maintenant disponible → changement de mode d'élaboration →

Mode personnel, émotionnel et identitaire : Je me ressource vers l'évocation de v1, P13, P 20, → je repars de la métaphore de la disponibilité en cherchant à qualifier ou à cristalliser cette idée de disponibilité, orientation plus personnelle vers les résonances → le mot intimité ressort comme rendant le mieux compte du sens, → accueil en résonance des harmoniques du mot intimité → une qualité particulière de cette expérience de l'intimité se détache par la réponse émotionnelle qu'elle suscite : ce n'est pas superficiel → cette profondeur fait contacter la sensibilité de l'enfant et dépasse l'expérience qui fait ici référence.

Je vais organiser l'analyse de ces données en plusieurs temps. Tout d'abord, je vais étudier l'enchaînement des teneurs de sens qu'apporte chaque étape d'élaboration, pour essayer d'y repérer un fil conducteur, et j'essaierai de montrer la présence d'une continuité forte. Ensuite, j'analyserai les différentes scansion du processus en reprenant tous les « revirements » et leurs diverses fonctions. Enfin, j'analyserai les différents modes d'élaboration du sens qui, eux, apparaissent comme des bifurcations discontinues.

1/ Continuité des étapes de l'élaboration du sens

Il me semble que ce qui rend intelligible ce processus, c'est avant tout le fait qu'il y a une continuité de ses étapes.

Continuité globale thématique

Il y a bien sûr une première forme de *continuité globale thématique* qui pourrait passer inaperçue dans ce protocole tellement elle est évidente. En effet, quelles que soient les interruptions - n'oublions pas que cela se déroule sur plusieurs jours et que chaque session de travail est elle-même scandée par des réflexions méthodologiques -, cela se rapporte toujours à l'élaboration du sens contenu dans l'idée-graine. Il n'y a pas de digression, pas d'apparition d'éléments étrangers au but poursuivi, sinon les commentaires méthodologiques se rapportent encore à ce processus sous un autre angle. On a donc un processus qui a une qualité de continuité globale.

Continuité dans le développement de la teneur de sens.

Si l'on considère systématiquement l'enchaînement d'une étape à l'autre, chaque étape se situe dans le prolongement de la précédente, s'enracine et s'articule dans la teneur de sens de la précédente. Cela ne correspond à aucune volonté délibérée ou planification particulière du scripteur, et il doit être clair que l'écriture est venue de manière spontanée. À l'inverse, les soucis de procédure que j'ai pu avoir du fait de ne pas suffisamment revenir à l'évocation de v1 n'ont pas influencé le contenu de ce qui venait dans l'écriture. J'hésite à qualifier cette logique d'enchaînement « d'associative » car, ce qui domine, ce n'est pas seulement la progression

par contiguïté sémantique ou un simple principe du genre mara/bout de fi/celle de cheval ... etc. S'il y a bien une contiguïté, elle me semble quasiment « logique », pas dans un sens déductif, mais dans un sens constructif, chaque pas alimentant la possibilité de compléter ou d'enrichir celui qui l'a précédé. Il y a un enchaînement qui ne cesse de produire davantage d'informations sur la même chose. Prenons quelques exemples de cet enchaînement par continuité et prolongement. Dès le début et sur le mode de l'analyse de l'activité - à propos de ce qui est différent -, ce qui vient en premier, c'est ce qui était le plus évident et qui a changé, c'est-à-dire les difficultés digitales. Dans le prolongement de ces difficultés viennent d'autres éléments précisant ce qui les aggravaient (les yeux regardent la partition et ne peuvent pas guider et contrôler les doigts sur le clavier), et l'expression de ce qui les aggravaient fait passer à ce qui les a soulagées, le fait de jouer par cœur qui a rendu le regard disponible pour contrôler les doigts. Mais à propos de ce par cœur, il a d'autres effets ... etc. Ensuite, quand on change de mode d'expression en passant de l'analyse à la symbolisation, la symbolisation est métaphore des difficultés analysées et de leur dépassement. Ce qui conduit à un mode plus personnel, plus impliqué, qui traduit cette métaphore par des qualités émotionnelles, ressenties, jusqu'à leur cristallisation dans le terme « intimité ». Si l'on y regarde de plus près, on peut repérer que ce thème de l'intimité est présent depuis le début sous diverses formes. Il apparaît 4 fois avant d'être au centre de l'attention en 21 (7.2 « ce qui m'apparaît intimement ... », 10.2 « je le sens intimement... », 11.1 « une bien plus grande intimité ... », 13 « connaissance intime du morceau ... », 21 « maintenant je ressens une intimité, un monde d'intimité avec ce que je joue »). Comme si le mot « intimité » avait d'abord été utilisé sur un mode signifiant, intellectualisé, sans contact avec ce qu'était le vécu de l'intimité et qu'il s'était progressivement chargé d'un ressenti d'intimité, d'un sens à la fois émotionnel et corporel, jusqu'à être la traduction d'une émotion profonde ancrée dans le corps. Je pressentais la présence d'une émotion, mais je ne la ressentais pas comme émotion (simplement comme « un autre chose que du cognitif ») et je n'avais rien à nommer, sinon la résultante comme jugement un peu simple :

« C'est différent ».

La mise en évidence d'un fil conducteur simple dans cette élaboration du sens :

Il me semble qu'en suivant les étapes, on peut assez facilement dégager un fil conducteur simple de l'élaboration de ce sens : mise en évidence de tout ce qui a permis l'accroissement de l'espace intérieur et de l'intimité avec la musique jouée.

Si je résume, dans l'ordre où les matériaux se sont donnés, il apparaît un fil assez continu, chaque étape apportant un développement à un aspect de la précédente et permettant un rebondissement à venir, tout en autorisant des changements de direction.

Ce que j'ai exprimé a porté dans un premier temps sur les modifications « objectives », comme l'accroissement de l'aisance digitale. Puis, dans un prolongement allant dans le même sens, j'ai détaillé les effets de la familiarité du morceau, de sa maîtrise par l'apprentissage par cœur, c'est-à-dire encore par l'intelligence du morceau qu'il réclame pour être accompli. L'étape suivante a quitté le plan de l'analyse objectivante de la performance, pour aller vers une expression métaphorique synthétique de l'expérience de jouer il y a longtemps (la métaphore du couloir) et maintenant (espace de parcours connu, plus libre). C'est cette métaphore qui a conduit à la possibilité de qualifier cette expérience « d'intimité », comme résonance juste avec l'idée graine, et diverses qualités associées à cette intimité ont été déclinées, jusqu'à la qualifier de « non superficielle », ce qui a déclenché une réponse émotionnelle métaphoriquement congruente (image du puit central d'où s'origine profondément l'émotion à chaque fois qu'elle resurgit). Enfin la dernière étape fait apparaître une racine identitaire concernant cette façon de recevoir les impressions de façon profonde. « C'est différent » veut donc dire que, maintenant, j'ai une expérience de jouer différente, non pas seulement sur le versant objectif (objet des commentaires et analyses), mais sur le versant personnel : c'est un autre monde (intérieur), et c'est important pour moi, c'est profond (non superficiel), cela va dans le sens d'une plus grande intimité avec ce que je joue, et cette recherche d'intimité m'appartient comme une dimension présente dès l'enfance.

On peut encore apercevoir dans ce processus d'élaboration du sens plusieurs homologues ou

parallèles entre :

- le cheminement de la teneur de sens, qui passe de la différence à la disponibilité, à un monde différent, à l'intimité,
- et le cheminement des modes d'élaboration, depuis la saisie analytique relativement froide, vers l'élaboration symbolique plus riche et ouverte, vers l'accueil émotionnel personnel et impliqué.
- du corps comme instrument mal adapté, au corps engagé, vers le corps ressenti, vers littéralement une source émotionnelle, point d'approfondissement corporel.

2/ Discontinuité des modes d'élaboration du sens

Ce que j'ai pu résumer ainsi se rapporte à la progression du contenu de chacune de ces étapes, mais il est possible de reprendre l'analyse en se focalisant sur les types d'actes qui ont concouru à la production de ce sens et sur le rôle des différentes transitions, en particulier sur les effets des différents types de « revirements ». Car, s'il y a continuité dans l'enchaînement de la teneur de sens de chaque étape, il y a en revanche une modification nette et discontinue des modes d'élaboration du sens, et il ne s'agit pas des mêmes actes. Mais, avant de préciser ces modes, il me paraît nécessaire de décrire et de classer les différents « revirements » qui ponctuent le travail d'élaboration du sens.

2.2/ Les types de « revirement ».

Le terme de « revirement » est emprunté au vocabulaire de Richir et l'usage que j'en fais s'en inspire, sans chercher à tout prix à lui être fidèle. Dans ce texte, son usage ou son mésusage est de ma responsabilité. Nous nous intéressons à un acte : celui d'élaborer un sens. Il progresse dans le temps et dans ses résultats. Le propre d'une recherche, et entre autres d'une recherche de sens, est d'être orientée vers un à-venir qui n'est pas encore là. Il y a donc « revirement » quand la focalisation attentionnelle quitte l'objectif de production pour se « tourner » vers le passé, qui devient pendant un temps la référence délibérée. En ce sens, on peut qualifier ce changement de direction du focus attentionnel de « retournement », ou comme le dit Richir de « revirement », parce que l'on passe de l'avenir au passé, et l'appellation de revirement se fonde finalement sur une

métaphore spatiale, un peu comme si l'on rebroussait chemin sur l'axe des x en direction de l'origine. Ce qui supposera d'ailleurs un second revirement quand on quittera la focalisation vers le passé pour se réorienter vers l'avenir. En même temps, il faut bien se souvenir que, ce que nous décrivons ici, ce sont seulement les mouvements du focus attentionnel. Il doit rester présent à notre esprit que, quand nous sommes focalement orientés vers le passé, c'est sur le fond de l'horizon de l'avenir, et de l'action en marge du tout juste passé qui était tourné vers l'avenir ; réciproquement, quand nous sommes tournés de manière privilégiée vers l'avenir (la production), c'est sur le fond de l'horizon du passé, et du tout juste passé. Il est toujours difficile de conserver ensemble tout ce qui peut être dit du focus attentionnel et tout ce qui reste actif et qui n'est qu'en position secondaire, à la marge ou à l'horizon.

On peut distinguer dans ce protocole diverses manières de se rapporter au passé et différents passés visés par le revirement. Je distinguerai trois types de revirements associés au processus d'élaboration du sens : les revirements orientés vers l'évocation de v1, ceux orientés vers la résonance avec v1 (graine), et enfin les revirements qui visent le tout juste passé pour l'évaluer, le commenter de manière réflexive ou harmonique.

Les revirements d'évocation de v1.

Le type de revirement qui semble avoir une fonction décisive pour l'avancée de « faire un sens » est celui par lequel je me réoriente vers le passé de v1 dans un but d'évocation de ce moment spécifique. Il semble constituer des temps de ressourcement à l'expérience d'origine, et vient en réaction à un temps qui m'a semblé dépourvu de référence évocative spécifique. Il n'est vraiment présent que trois fois : en P10, P17, P 25.

L'étape P10 (14) se situe à la reprise du vendredi en fin de matinée⁴¹, où « je décide donc maintenant de reprendre la description de la pensée graine apparue en v1. J'ai besoin de

m'arrêter d'écrire, pour me mobiliser silencieusement vers l'impression vécue en t2 ». Elle amorcera le passage à l'écriture métaphorique. Elle est revirement dans la mesure où elle s'oppose au type de travail fait la veille, qui était une analyse de l'activité consistant à jouer de l'orgue. Dans un premier temps, elle apparaît davantage comme un changement quant à la manière de se rapporter au passé, plutôt que comme un changement de direction de l'avenir vers le passé. C'est-à-dire que dans le mode d'analyse de l'activité, je vise le passé de manière générique, entremêlé de références toutes aussi génériques concernant la façon dont je joue actuellement. Je suis bien dans une activité d'élaboration de nouvelles informations pouvant contribuer à la recherche du « sens se faisant ». Cependant, cette étape est aussi une manière d'arrêter le mouvement proactif d'élaboration du sens pour se retourner vers le contact avec un passé spécifié, l'expérience vécue v1.

L'étape P17 (19.1) se situe à la reprise du samedi en milieu de matinée. J'ai auparavant rejoué le morceau à l'orgue, sans beaucoup d'échos pour le sens à faire. " Je m'arrête d'écrire, je ferme les yeux et me demande de revenir à l'instant où cette pensée-graine m'est apparue." Elle amorcera le passage vers l'écriture plus émotionnelle, personnelle, et c'est à partir de là que va apparaître avec une nouvelle force le mot « intimité ». Cette étape est un revirement, dans la mesure où elle s'oppose au type de travail accompli dans la première partie de la matinée, fait de doutes, de critiques, de commentaires méthodologiques, donc plutôt d'activité « méta » par rapport au processus d'élaboration du sens. Dans ces activités, je me rapporte plus à ce que j'ai fait précédemment pour élaborer, sans les orienter vers de nouvelles élaborations. Je travaille dans la direction d'un tout juste passé. Je coupe avec cette attitude pour me tourner vraiment vers un passé spécifié : l'évocation de v1.

L'étape P 25 (33), qui se situe le mardi après-midi chez le coiffeur, trouvera sa teneur de sens seulement le lendemain. « J'essaie de me demander de revenir au moment où cette sensation-graine m'est venue ». Cette demande apportera des matériaux plus intimes allant vers mes racines identitaires et mettant au jour l'enfant que j'ai été dans sa sensibilité. Il me semble que, là encore, on peut qualifier cette étape de revirement, à l'échelle de l'ensemble

⁴¹ Je ne sais pas si j'exploiterai en détail ces indications temporelles, mais il est intéressant de voir la scansion des arrêts et des reprises par rapport aux sessions de travail, leur étalement sur des journées ou des demi-journées, et le contenu ou les actes qui apparaissent en particulier aux temps de reprise. Il y a là un rythme de remplissage qu'il peut être intéressant de mieux approcher (cf. le travail de F. Lesourd).

du processus, car c'est un moment où je quitte mon activité (on est mardi, j'attends chez le coiffeur, j'ai l'impression que depuis samedi j'ai obtenu ce que je cherchais, je suis relativement satisfait), pour viser à nouveau l'évocation de v1. Je quitte, non pas la visée de l'a-venir, mais un état d'absence de visée, pour revenir sur le passé, et il y a là un mouvement délibéré de l'attention qui tranche sur l'activité précédente.

J'étais mal à l'aise avec ce que j'avais fait durant la recherche du « sens à faire », du fait - me semblait-il - d'un déficit de relation à l'évocation du moment où je jouais, comme si je dérogeais à la sacro-sainte règle du travail d'explicitation à partir du vécu de référence. Mais il apparaît clairement maintenant que je me trompais de scénario, puisque ma recherche du sens à faire n'était pas une explicitation du vécu de référence, mais un processus d'élaboration dont le vécu de départ n'était que le temps de déclenchement. Mais pris dans la logique de cet ancien scénario, ces revirements marquent ma volonté de me ressaisir et de revenir vers la règle de base qui est de privilégier le retour à l'évocation du vécu de référence. Ces revirements se font donc à des moments charnières, après une activité que je juge insatisfaisante ou non productive. Et je peux constater que, même si c'est pour de mauvaises raisons, chaque fois que je suis revenu à l'évocation de v1, c'est à partir de là que se sont produits les changements les plus importants dans l'élaboration du sens. Changements d'ailleurs qui ne sont pas, par exemple, de l'ordre d'un accroissement des détails, mais beaucoup plus de l'ordre d'un changement de mode d'élaboration du sens (voir plus loin). J'interpréterai ce point en faisant jouer à l'évocation son rôle de mémoire sensorielle. Je veux dire que le sens à faire n'est pas contenu dans v1 puisque, au moment de l'idée-graine, ce sens en langue est encore à venir. En revanche, v1 est le déclencheur du sens-graine, et chaque évocation re-déclenche l'accès à ce que contient potentiellement cette graine. Il ne s'agit donc pas d'évoquer le moment où je joue pour en détailler chaque élément de vécu (ce serait un autre objet de description que celui que je poursuis⁴²), mais

⁴² Par exemple, je pourrais avoir pour but de décrire le vécu de jouer de l'orgue, et plus spécifiquement de jouer de l'orgue en ayant conscience de la manière dont je jouais dans le passé. L'objet d'étude serait « le vécu de jouer de l'orgue », ici l'objet d'étude est l'acte de

d'évoquer des détails de ce moment vécu pour réamorcer le contact avec l'idée-graine. L'évocation du moment où la pensée-graine est apparue joue le rôle de pont sensoriel sur le passé.

Les revirements de résonance avec la pensée-graine.

Ces revirements sont nombreux, ils scandent chaque production nouvelle, chaque arrêt de session de travail. Ils ne me semblent pas pouvoir être décrits comme moments d'évocation, dans le sens où ils ne sont pas tournés vers le passé sur le mode de la saisie ou de la recherche de nouvelles informations dans le vécu de départ. Ils sont bien basés sur un retour vers l'idée graine, donc sur un retour vers le passé, non pas pour procéder à une saisie descriptive de ce passé, mais pour le prendre de façon unitaire (sans le décomposer) comme référence comparative fondée sur l'appréciation de la justesse. L'appellation métaphorique de « résonance » me paraît judicieuse parce qu'elle ressemble à l'écoute d'un son quand on accorde un instrument. Simplement, dans ce cas, ce n'est pas sensoriel. Comment le caractériser plus loin ? Ce qui m'apparaît dans chacun de ces revirements, c'est une grande certitude sur le fait que c'est juste ou non. De plus, je sais assez clairement quand je commence à me rapprocher du but (ça brûle, je le sais). Cela rentre bien dans tous les phénomènes étudiés comme les mots sur le bout de la langue (TOT), ou le sentiment de connaître (FOK, feeling of knowledge). Il me semble que nous rouvrons le chapitre du « sentiment intellectuel ».

Les revirements d'évaluation réflexive ou « harmonique »

Ce type de revirement est principalement un moment d'évaluation, de reprise réflexive, associative ou harmonique du juste passé⁴³. Le

« produire un sens ».

⁴³ Je n'ai pas défini ces reprises en détail. Une reprise réflexive me paraît basée sur une analyse et différentes inférences à partir des matériaux analysés. Une reprise associative pourrait répondre à la question : « A quoi cela me fait penser ? Qu'est-ce que cela me suggère ? » Une reprise émotionnelle pourrait répondre à la question : « Comment cela me touche ? Qu'est-ce que cela me fait ? » Une reprise en résonance des harmoniques pourrait être un moment d'attente silencieuse sans question particulière, juste une écoute de ce qui vient,

scénario de ce type de revirement semble se dérouler de la manière suivante : des matériaux sont venus au jour, et il se produit alors soit un prolongement immédiat de nouveaux matériaux, soit une pause où la pensée revient sur ces productions pour en évaluer l'intérêt par rapport au but, pour dégager un supplément de sens par réflexion, ou pour rester ouvert de manière sensible aux résonances de ce qui vient d'être exprimé. Cependant, pour garder le terme de résonance à la comparaison avec l'idée-graine, j'ai choisi de parler d'activité « harmonique » qui reste dans la métaphore auditive.

Par exemple, dans l'étape P5 (10.1) que je classe comme « revirement, appréciation réflexive », je viens de décrire les différences en matière de technique digitale et je m'arrête de développer cette analyse pour évaluer sa pertinence. J'en conclus que la différence que je cherche à exprimer ne porte pas tant sur les modifications de technique que sur « la disponibilité » qu'offre la libération des difficultés au clavier. On a bien là une reprise raisonnée, à la fois évaluative de l'intérêt de ce qui vient d'être écrit, et interprétative sur le sens que l'on peut en dégager. On voit que cette première reprise réflexive fait déjà bifurquer vers les effets des modifications techniques et prépare donc un décentrement vers ces effets en termes plus personnels. (C'est d'ailleurs immédiatement suivi de P6 (10.2), classé comme « revirement résonance », dans lequel je perçois que « cela chauffe un peu », que « je suis dans la bonne direction » avec cette idée de disponibilité). L'étape P9 (13) est elle aussi un « revirement, appréciation réflexive » qui porte sur les effets du processus d'apprentissage. De même P15 (17.1) de la même catégorie, qui porte sur l'impression que tout ce qui vient d'être dit sur la technique a bien « déblayé » le terrain, que cela « m'a éclairci les idées », « m'a montré que les différences basées sur des progrès techniques étaient probablement des conditions nécessaires de cette différence ...).

En revanche, l'étape P20 (21.2) est classée comme « revirement appréciation résonante ». Je viens de décrire le moment de jeu à l'orgue, et là je reprends : « L'impression qui me vient en décrivant la sensorialité de ce moment, c'est que ce n'est plus le même monde (...) Maintenant je ressens une intimité, un monde

d'intimité avec ce que je joue, cela fait comme un contraste violent (...). » Et P 21 (22.1) est classé « revirement harmonique », avec le déploiement de tout ce qui vient avec le mot intimité.

Commentaires sur les revirements

L'analyse de ces changements de direction de l'activité me semble très intéressante pour comprendre la dynamique du « sens se faisant ». Je dois cependant reconnaître qu'en suivant les indications de Richir, j'ai peut-être négligé les mouvements de l'attention qui reprennent le « juste passé ». Il me semble que, là, on a bien des mouvements qui ne sont pas tournés vers l'avenir comme but final, mais qui consistent à s'attarder sur ce qui vient de se donner, à rester avec les échos, les harmoniques de ce qui vient de bruiser, à réfléchir sur le sens de ce qui vient de s'énoncer. Il y a là plus de différenciation que je n'en ai introduit dans la présentation en trois grandes catégories. Mon expérience de ce genre d'analyse me fait penser qu'il ne sert à rien de s'attarder sur les limites provisoires de l'exploitation de ce protocole, et qu'il sera plus fécond d'en analyser un autre pour créer un contraste.

2.3 / *Les différents modes successifs d'élaboration du sens*

Le point de départ de l'élaboration du sens est fondé sur un mode d'analyse de l'activité au sens quasi ergonomique du terme, qui privilégie les données factuelles objectives, qui affine l'analyse de ce qui était difficile à effectuer et qui ne l'est plus. Cependant, il faut bien noter que j'ai écrit ces points au cours d'une session d'écriture où je transcrivais les pensées que j'avais eues hors session de travail. Je reprenais simplement les remarques qui m'avaient traversé l'esprit sans que je me demande véritablement de revenir à v1, ce qui traduit assez clairement un point de vue distancié, sans mise en relation avec un vécu spécifié. Ce n'est donc pas étonnant que ce soit un mode d'appréhension plutôt générique et intellectualisé. Quand je pense ces points, je ne cherche pas à décrire une expérience, mais à en analyser des aspects constituants.

L'étape suivante s'origine dans un retour à l'évocation de v1 (étape P10) où je change clairement de mode d'élaboration pour passer à un mode de symbolisation, très pratiqué dans

juste un accueil de ce qui bruisse.

l'aide au changement ou la psychothérapie, précisément dans la recherche du sens d'une expérience (travail sur le rêve, art-thérapie, rêve éveillé dirigé, imagination active, etc.). C'est-à-dire que l'on n'est plus dans des actes d'analyse, mais dans un travail de l'imagination qui traduit en images de divers espaces (le couloir, les bifurcations, la désorientation, l'élargissement de l'espace, l'orientation). Ces actes d'imagination donnent en même temps des teneurs de sens beaucoup plus liées au monde personnel, des notations qui partent de l'intérieur du vécu et qui vont vers la possibilité de se représenter des mondes différents. C'est un mode qui permet de formuler d'une manière englobante une variation du rapport entre le sujet et tout ce qui participe de son expérience. Ce changement d'acte produit bien une avancée vers un point de vue plus personnel.

Après le second retour à l'évocation de v1 (étape P 19), un nouveau changement dans le mode d'élaboration apparaît, dont les aspects les plus évidents se manifestent dans l'ouverture à l'appréciation « harmonique » des mots qui cristallisent les sens (monde, aliénation, intimité, couleur de cette intimité, plaisir, confiance, amitié), en produisant une ouverture émotionnelle forte.

À cette émotion succède une nouvelle orientation dont je ne sais pas qualifier le mode d'élaboration, mais il me semble qu'apparaissent en écho des impressions me reliant à l'enfance, à la sensibilité de réception des impressions, tout cela sur un mode identitaire. C'est clairement le moment où ce sont davantage les caractéristiques du spectateur qui viennent au jour que celles du « spectacle ». Il s'agit donc plus un mode d'implication personnelle touchant aux racines identitaires. Le dernier retour à l'évocation (étape P25) poursuivra dans le même sens identitaire, avec encore plus de sensibilité.

Il me semble possible de simplifier ces quatre modes d'élaboration en ne retenant que deux modes principaux : le premier, analytique, que j'ai qualifié « d'analyse de l'activité », et le second fait d'écoute et de résonance. Ce second mode se décline aussi bien en symbolisation exprimée par des images métaphoriques qu'en ouvertures personnelles, que ce soit dans l'émotion ou dans l'identité. Mais dans tous les cas, ce qui domine, c'est un mode d'élaboration fondé sur l'écoute des résonances des matériaux qui apparaissent, un

mode qui cherche à amplifier, à associer une image, la qualification d'une émotion, à tout matériau qui se présente en écho, en association sympathique (au sens musical du terme)⁴⁴.

2.4/ Quelques commentaires à partir de l'analyse du processus du « sens se faisant ».

Le point qui me surprend le plus, à l'heure où je boucle cet article, est la multiplicité foisonnante du processus d'un sens se faisant, et notamment la diversité des modes d'élaboration (analytique, symbolique, descriptif, émotionnel, harmonique par résonance, etc.). À ces multiples modes d'élaboration correspondent des actes cognitifs différents, des logiques d'engendrement d'une idée vers une autre, d'une impression vers une autre, d'une image vers une autre, dont précisément il faudrait mieux saisir ce qui les distingue, sans que je sache si cela a déjà été fait. Cette diversité révèle un foisonnement de facettes de ce qu'il est possible d'élaborer à partir d'une recherche ouverte, simplement en poursuite d'un remplissement qui résonne juste : une indéfinité de propriétés, de qualités, de parties peuvent être menées au jour à partir d'une simple graine non-loquace.

Malgré son foisonnement, ce processus m'a semblé être remarquablement continu, organisé par un enchaînement d'informations se complétant, s'approfondissant depuis les perfectionnements de ma technique de jeu, vers la disponibilité qu'elle a permis, puis l'intimité que cette disponibilité a rendu possible, intimité qui s'est découverte comme profonde, non superficielle et ancrée dans mon identité dès l'enfance. Mais cette téléologie

⁴⁴ Je me contente de l'indiquer en note mais, ce qui apparaît clairement, c'est que tout ce travail d'écriture sur l'analyse des étapes du processus d'élaboration du sens, toute ces réécritures de la formulation du fil conducteur, des modes d'élaboration etc. produisent un nouveau mode d'élaboration du sens qui s'appuie de manière véritablement réflexive sur l'ensemble des matériaux qui ont été réfléchis. Ce travail de réflexion m'apporte de nouvelles informations complémentaires sur le sens de l'idée graine, et en toute logique il devrait être intégré à l'analyse des données. Mais le fait de l'intégrer produirait une nouvelle réflexion qui ferait apparaître des informations nouvelles, qui devrait elles-mêmes être intégrées à l'analyse, etc., ce qui semble un processus sans fin. Dans quelques années, cette idée-graine produira encore d'autres fruits.

n'est apparente que dans l'après-coup : à aucun moment, pendant l'élaboration, je n'ai surplombé le processus du point de vue de sa teneur de sens. Dans les « revirements », j'avais bien une appréciation, une évaluation de sa pertinence, de son adéquation, de ses manques réels ou projetés, mais l'enchaînement des résultats, l'apparition de chaque teneur de sens n'était pas anticipée, je reconnaissais les manques sans savoir en quoi ils consistaient, sinon qu'ils étaient un foyer d'appel à les dépasser. Que cette téléologie m'ait donc complètement échappée au cours du processus paraît assez simple à comprendre, mais elle n'est pas non plus apparue d'elle-même à la fin du processus. Pour qu'elle devienne apparente, il m'a été nécessaire de ressaisir, à partir d'une posture analytique, les éléments détachés de chaque étape. Il n'est même pas sûr que, pour le lecteur du texte brut présenté dans le n°60 d'*Expliciter*, la continuité de cet enchaînement lui soit apparue immédiatement.

J'ai également été intrigué par le basculement de la direction des teneurs de sens depuis la visée vers le jeu musical vers la dimension identitaire. Dans un de mes présupposés implicites, la réponse à la question de la « différence » ne pouvait appartenir qu'au domaine du jeu musical. Je ne m'étais pas représenté le fait que tout rayon attentionnel a deux extrémités, et que si, à l'une d'elles, il y a bien ce qui est visé - ici le fait de jouer différemment de l'orgue -, il y a à l'autre l'ego qui vise, c'est-à-dire celui qui vit, qui apprécie le fait de jouer de la musique et la musique elle-même. Et le processus d'élaboration du sens a conduit à mettre au jour ce second pôle, et non pas celui qui s'est donné en premier comme le plus évident. Il me semble qu'un tel renversement a des implications méthodologiques concernant le fait que, lorsqu'on lance une recherche ouverte, il faut autant accueillir les éléments venant en réponse que découvrir dans quel domaine ou/et sous quelle forme inattendus ils se donnent.

Les temps de suspension du processus d'élaboration correspondent généralement à des temps d'arrêt de la session de travail, mais ils modifient aussi la direction de travail au sein d'une session par les différents « revirements ». Il me paraît clair que la nature et la qualité de ces revirements de l'activité conditionnent les élaborations qui les suivent. Dans cet article, j'ai pensé bien faire en isolant

d'une part les revirements liés au contenu du sens se faisant, et d'autre part ceux portant sur les choix et les décisions du chercheur. Du point de vue de la clarté de l'exposition, cela me semble toujours une bonne idée, mais du point de vue de la compréhension, il est possible que cette séparation ait limité la possibilité de comprendre tous les aspects du processus, sa scansion temporelle, ce qui en motive les bifurcations, non seulement en référence à l'appréciation de la teneur de sens, mais aussi en référence à « l'ortho psychologie » qui accompagne et surplombe l'activité du chercheur. Il faudra donc le reprendre dans le cadre de la description et de l'analyse du processus méthodologique qui a été mobilisé dans cette micro recherche.

Notes de conclusion

1/ L'intérêt des données sur « l'élaboration d'un sens » ?

Quel est l'intérêt de ce protocole et de l'analyse que j'ai présentée ? C'est-à-dire, quel est son intérêt pour une discipline qui étudierait précisément cette question ? Je dois avouer que je n'en sais rien, par manque d'expertise dans ce domaine, et que je ne vois même pas clairement quelle est la sous-discipline de la linguistique qui pourrait être concernée, ni quelles sont les lignées de recherches et de publications qui viseraient ce thème. Il est vrai qu'en suivant la lecture de Richir, je n'ai pas eu l'occasion d'apercevoir de références à de tels travaux, mais j'ignore si cette absence de référence signale une pauvreté réelle de travaux pertinents, ou si c'est un choix de l'auteur de ne pas se référer à ce type de source. Il me semble évident que réfléchir à ce qu'apporte ce protocole en terme d'avancée de recherche suppose d'être capable de le contextualiser dans un programme de recherche. Et maîtriser un programme de recherche prend toujours plusieurs années. Mais ce n'était pas mon but. J'ai pris cet exemple de vécu d'élaboration d'un sens pour suivre l'analyse proposée par Richir et comme cas exemplaire d'un travail psychophénoménologique. Cependant, j'espère bien que, dans l'avenir, ce domaine d'analyse pourra nous aider à mieux comprendre les problèmes de description de vécu quand l'expérience non-loquace est là alors que les mots manquent - ce qui est un point important

de la pratique des descriptions en première personne en auto-explicitation ou en seconde personne via un entretien. Une ouverture vers ce but serait de déterminer en quoi l'exemple que j'ai choisi est particulier, et donc de se donner les moyens d'esquisser une typologie aussi bien des « idées-graines » que des types de recherche de sens, de mises en mots. Il y en a certainement une grande variété qu'il faudrait mieux repérer, et les discussions au sein du groupe ont déjà fait apparaître des interprétations assez différentes de ce qui serait « graine ». C'est donc un fil de réflexion à poursuivre et à développer. Le principal intérêt de cet exemple sur un « sens se faisant » sera probablement mieux saisi quand je reprendrai la totalité des données pour analyser les actes de recherche qui organisent les manières de produire ce sens. Je le ferai dans l'article suivant.

Du point de vue des travaux sur l'explicitation, il faut souligner que l'étude de l'acte de « faire un sens », donc de mettre en langue une « graine » qui a son ipséité, conduit à distinguer deux manières de mettre en œuvre le rappel évocatif. Le plus habituellement, l'évocation est le mode de rappel permettant de se relier à un vécu spécifié pour le documenter, le décrire, le fragmenter autant qu'il est utile de le faire (le niveau de détail utile). Mais l'acte d'élaborer un sens met en œuvre le « renversement sémantique » conceptualisé par Piguet, et l'évocation est alors une manière de présentifier un passé spécifié non pas pour le décrire, mais pour « l'écouter » bruiser en son langage propre, qu'il s'agira ensuite d'exprimer en langue. Dans le premier cas, l'évocation serait source d'information, alors que dans le second cas, elle serait plus une source d'inspiration.

2/ Le rapport au « modèle » de Richir du « sens se faisant » ?

La notion de « sens se faisant » m'a aidé à prendre pour objet d'étude un moment où le sens n'était pas fait (le sens mis en langue). L'apport de la phénoménologie de Richir peut sembler pauvre, dans la mesure où il ne nous donne que des indications assez sommaires (fissure, revirement, le paradoxe du « sens déjà fait et cependant à faire »). Mais il est toujours facile de considérer le chemin comme aisé et même évident quand un autre en a ouvert la trace. Placé devant la même

description/analyse, je ne crois pas que j'aurai su comment faire sans les précieuses indications déjà disponibles et dégagées par cet auteur. De plus, je le répète, je sais que je n'utilise qu'une part infime de tout ce que ce Richir a développé sur la phénoménologie du langage, et plus largement sur l'institution symbolique. Il y aura donc à y revenir, mieux informé. Le seul reproche que je puis adresser à l'auteur est d'être si difficile à lire ! Il utilise aussi le concept de « résonance » repris de Husserl pour aborder le thème de la « spatialisation » du sens se faisant (Escoubas and Richir 1989) comme possibilité « d'éveil dans la distance »⁴⁵. Il me semble qu'il y aura un travail expérientiel à faire pour mieux connaître cet acte de résonance, dans la possibilité de le mobiliser volontairement et non pas seulement comme mécanisme agissant dans la passivité. Il y a là quelque chose d'important qu'il faudra mieux décrire, qu'il faudra encore relier à la notion de « sens corporel » (cf. (Gendlin 1997) et à sa technique du « focusing ». Je crois que, sur les modes d'élaboration du sens par résonance, par écoute des harmoniques, les travaux de Richir sur la phénoménologie de l'institution symbolique pourraient suggérer de nombreuses catégories descriptives apportant davantage d'intelligibilité. Je ne peux en tout cas que saluer avec respect une œuvre aussi riche, même si son accès est si exigeant qu'elle tend à rebuter le lecteur même le plus motivé.

3/ Le paradoxe de l'idée-graine et l'hypothèse de deux processus.

3.1) La valeur de l'idée-graine.

Un résultat me semble étonnant ! Après tout ce travail d'élaboration d'un « sens plein » depuis l'idée-graine de départ, avec toutes ces informations qui ont donné du sens au jugement à l'origine faiblement justifié de « c'est différent », rien n'a été enlevé à la vivacité de cette idée-graine en tant qu'impression demeurant et restant accessible. Plus curieux encore, cette idée-graine demeure une impression pleine d'intérêt, que tous les

⁴⁵ Cf. Richir op. cit. p 21 : « Mais la résonance, précisément, se fait à *distance* par rapport à la continuité de la temporalisation en présent vivant, elle *enjambé* d'un coup ce qui paraît dès lors comme intervalle ou écart de l'écoulement temporel, c'est-à-dire qu'elle *spatialise* à l'intérieur du présent, ou plutôt à l'intérieur de la temporalisation en présence, (...) »

développements n'ont pas occultée !

Tout le sens que j'ai produit vient comme complément de l'idée-graine, et non comme substitut. Comme si, encore à l'heure actuelle, elle était un mode d'appréhension d'une appréciation intérieure qui reste valable, et continue à vouloir dire davantage, à avoir plus de potentiel, plus de ressources harmoniques, que tous les mots qui ont été prononcés pour la mettre en langue. Il me semble qu'il ne s'agit pas là d'un mode déficitaire d'appréhension du monde, mais d'un mode qui ne pouvait m'apparaître déficitaire qu'à la mesure de son caractère non-loquace, si c'est la mise en langue que l'on privilégie de manière absolue. Alors que, tout bien considéré, ce mode reste intérieurement beaucoup plus vivant que tous les mots qui l'ont développé !

Il est cependant possible que je ne sois pas dans le cas général qui consisterait à affirmer que toute idée-graine reste plus - ou tout autant - intéressante que son éventuelle mise en mots. Dans le cas particulier de notre exemple, se surajoute l'activité en référence à l'idée-graine. Le fait de me mettre en projet d'élaborer le sens de cette idée-graine a fait que je l'ai saisie et conservée en prise, que j'ai cultivé une attention pour en faire la référence sensible de mes mises en mots, et tout cela lui a donné en retour une force qui aurait tout simplement pu ne jamais se manifester si j'avais poursuivi mon activité sans lui prêter attention. En effet, j'avais déjà vécu cette impression et je l'avais laissée sans élaboration. Elle aurait pu aussi bien tomber dans l'oubli, vers le niveau d'activation le plus faible.

Accomplir le travail de mise en langue de cette idée-graine a eu la fonction de garder « une question vivante », c'est-à-dire de ne pas refermer prématurément une question sans réponse immédiate, pour lui conserver de l'intérêt en attirant des éléments de réponse et en la maintenant vivante (le maintien de la « fissure » dans le langage de Richir) au moyen d'une ouverture, et donc d'un vide qui peut encore et encore recevoir de nouvelles données signifiantes pour la question ouverte. La recherche d'un sens me paraît exactement de l'ordre d'une question vivante. Et l'effet secondaire est de conserver toute sa force (et peut-être même de lui en donner) à la question de départ, alors même que des éléments de réponses ont été trouvés.

3.2) Un processus ou deux ?

Tout cela me conduit à une hypothèse qui pourrait avoir une grande portée de généralisation.

Pour le moment, de mon point de vue et aussi en relisant les textes de Richir, cf. aussi par exemple (Richir 2005; Tengelyi 2005), j'ai la même impression : nous réfléchissons dans un système conceptuel paradoxal reposant sur l'hypothèse implicite que ce qui nous intéresse a un caractère unitaire, qu'il s'agit d'un seul et même processus à l'œuvre du début à la fin, de l'émergence de la graine à son développement en sens plein.

Le paradoxe est que « je sais déjà » ce que je veux dire, j'ai déjà « le sens », puisque je peux à tout moment évaluer la justesse du dit à la mesure du point de départ, et pourtant je ne saurai « ce sens » que lorsque je l'aurai dit !? Une façon de lever ce paradoxe est de suivre la métaphore de la graine et du fruit. La première « idée » ne serait que la graine de ce qui va se développer et devenir le sens plein, son fruit. Mais cette métaphore plaisante empruntée à la littérature savante tibétaine n'en est pas moins peu explicative. Si on devait la prendre au sérieux, il faudrait que chacun possède la remarquable capacité d'identifier les mêmes « gènes » (ce qui est « invariant » dans la métaphore et détermine le phénotype) présents dans la graine et dans le fruit, par delà leurs apparences différentes, et même par delà le fait que le fruit n'apparaîtra pas tant qu'il n'est pas formulé. Cela permet de broder sur ce qui « va plus vite » que la pensée, et en même temps « plus lentement » que la pensée, comme le fait Richir sur le mode méta-poétique qui est le sien.

Je serai assez tenté par une alternative théorique fondée sur l'hypothèse de la mise en œuvre de deux processus différents, l'un rapide et donnant une sémantique mais pas de mises en mots, l'autre plus lent, très en retard sur le premier et caractérisé par la production d'une mise en mots.

Cette idée d'un double processus à deux vitesses a déjà été développé dans plusieurs domaines explorés par la neuropsychologie, par exemple dans le domaine de l'attention ou de l'émotion (cf. les références dans (Vermersch 2004)). Dans les deux cas, on a deux voies neurologiques, une voie ventrale et une voie dorsale dont les performances dans le temps sont différentes d'un facteur dix (de 40

ms à 400 ms). Le sujet est « affecté ⁴⁶ » par la voie rapide, sans que la conscience réfléchie ne soit facilement alertée (quoique cet éveil soit probablement possible pour des personnes ayant développé une sensibilité experte à ces signaux) et bien avant que « l'identification sémantique » verbalisable se soit opérée.

On peut rapprocher ces données des études sur la perception (voir le magnifique article de Norman 2002 d'où je tire toute cette information) qui comparent deux interprétations des effets perceptifs qui se sont longtemps opposés : le modèle gibsonien « d'affordance ⁴⁷ » (Gibson 1979) et le modèle helmholtzien « d'inférence » (Helmholtz fin du 19^{ème} siècle). À propos des données relatives aux illusions perceptives, cet auteur montre d'abord qu'elles ont toujours été étudiées en demandant au sujet des réponses verbales, ce qui veut dire que toutes les études ont été biaisées par le fait qu'on a toujours demandé aux sujets de répondre sur la base de l'élaboration sémantico linguistique. Or si l'on étudie ces illusions perceptives en créant les conditions d'une réponse non-verbale, c'est-à-dire d'une réponse agie (la forme et l'ouverture de la main qui définit la taille du verre que le sujet doit prendre, la position du corps pour passer par une porte), on se rend compte que nombre de sujets ne sont plus sensibles à l'illusion perceptive que la réponse verbale attestait. Cela prouve l'existence d'un système d'ajustement qui n'est pas sensible aux suggestions de déformations engendrées par les fameuses illusions perceptives, système qui est mis en œuvre à l'insu du sujet (c'est-à-dire le plus souvent sans sa conscience réfléchie), mais parfaitement disponible dans l'action. On a donc au moins deux systèmes d'ajustement perceptif - et non un seul - que différencie précisément la présence ou l'absence de réponse verbale. Au lieu de penser les deux

modèles comme exclusifs et contradictoires, on en vient à concevoir deux mécanismes disponibles qui prédominent selon les circonstances. Mon hypothèse est donc que, dans de nombreux domaines d'activité et/ou pour des personnes orientées vers la dimension non verbale du monde, l'appréhension de la réponse non-verbale a été développée et intégrée à l'adaptation au monde et à soi-même. Je pense que l'on trouverait de nombreux exemples dans le domaine du sport, de l'artisanat, du relationnel, de toutes les pratiques artistiques, etc.

Cela donne envie d'extrapoler cette idée à l'idée-graine et son fruit. Pourquoi n'aurait-on pas là deux processus distincts, dont le premier est répudié par le privilège accordé à la mise en mots dans notre culture et dans de nombreuses activités qui s'apprennent dès l'école et quasiment dans tous les processus éducatifs, sauf dans les domaines des activités de plein air et artistiques. L'idée-graine contenant la totalité du sens et de ses harmoniques dans son mode propre pourrait, avec un peu d'entraînement, devenir réflexivement consciente et intervenir dans le pilotage de l'action et l'appréciation du monde. N'étant pas immédiatement traduisible en langue, et même une fois traduite, elle demeurerait une appréhension du monde intéressante et utile dans son mode propre. Cette théorie permettrait de mettre en relief un mode d'appréhension original, caractérisé par sa rapidité et son aspect fuyant, capable de recontacter son produit mais difficile à stabiliser - un mode produisant des impressions ayant précisément « une ipséité sans concept ». Finalement, le concept même d'idée-graine est peut être trompeur parce que trop chargé du présupposé d'incomplétude. Qualifier de « graine » cette « idée » qui surgit dans l'expérience, n'est judicieux que relativement à son déficit d'expression linguistique en concept. Comme le suggérait Norman, il y a peut-être là un biais qui fait que nous donnerions plus de valeur au concept, et que ce faisant ce domaine recouvre et occulte sans cesse ce qui peut être considéré comme un mode de connaissance à part entière. Certes pour faire de la phénoménologie ou de la science en général, nous sommes bien obligé d'aboutir à une formulation en langue, étayée par des concepts, en revanche pour toutes les situations de la vie qui demandent une intervention, une action adaptée, une création,

⁴⁶ Au sens des philosophes, « être affecté » veut dire que cela produit un effet sur la personne, qu'elle en ait la conscience (réfléchie ou préréfléchie) ou non, et non pas être ému comme dans le sens courant « d'être très affecté par ... »

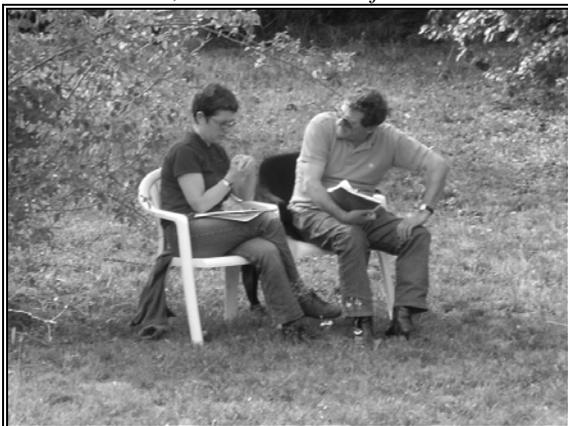
⁴⁷ Selon Norman, « le concept d'affordance a été inventé par le psychologue de la perception Gibson pour désigner les propriétés actionnables entre le monde et un individu (personne ou animal). Pour Gibson, les affordances sont des relations. Elles existent naturellement et n'ont par conséquent pas à être visibles, connues, ou souhaitées. » aussi
: <http://acad88.sahs.uth.tmc.edu/courses/hi6301/affordance>

le mode propre de la saisie non-loquace pourrait être le plus adéquat.

Bibliographie

- Bachelor, A. and P. Joshi (1986). La méthode phénoménologique de recherche en psychologie. Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Brown, S. R. (2005). Structural phenomenology. An empirical based model of consciousness. New York, Peter Lang.
- Depraz, N. (1999). Ecrire en phénoménologie : une autre époque de l'écriture. Fougères, Encre marine.
- Escoubas, E. and M. Richir, Eds. (1989). Husserl. Grenoble, Jérôme Millon.
- Gendlin, E. (1997). Experiencing and the Creation of Meaning, Northwestern University Press.
- Gibson, J. J. (1979). The ecological approach to visual perception. Hillsdale, Lawrence Erlbaum Publishers.
- Giorgi, A., (Ed) (1985). Phenomenology and psychological research. Pittsburgh, Duquesne University Press.
- Piguet, J.-C. (1975). La connaissance de l'individuel et la log. du réa., Editions de la Baconnière.
- Richir, M. (1992). Méditations phénoménologiques. Grenoble, Millon.
- Richir, M. (2005). "Langage et institution symbolique." Annales de Phénoménologie(4): 125-146.
- Tengelyi, L. (2005). "Du vécu à l'expérience." Annales de Phénoménologie(4): 33-48.
- Vermersch, P. (1998). "Le sentiment intellectuel." Expliciter(27): 1-4.
- Vermersch, P. (2004). "L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales : éléments de rapprochement." Intellectica 38: 1-37.
- Vermersch, P. (2005). "Présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir." Expliciter(60): 42-47.

Saint Eble 2005, entretien dans le jardin.



Un petit extrait de Richir

p.118, Méditations phénoménologiques
(les soulignements sont de moi).

"Une autre conséquence est que, par là-même également, nous sommes mieux à même de saisir l'articulation entre la "réflexivité" sans ipsité des phénomènes dans la phénoménalité et la réflexivité téléologique sans concept, pourvue de l'ipsité du sens se faisant, des phénomènes de langage dans leur facticité.

Partons de l'auto-aperception concrète elle-même comme phénomène de langage. Le propre d'un phénomène de langage est qu'en lui, l'amorce du sens qui continue de se faire en lui dans sa temporalisation/spatialisation est déjà temporalisation/spatialisation en tant qu'ouverture du sens – et du temps/espace de langage – à lui-même, c'est-à-dire à ce qui constitue dès lors l'ipsité du sens. Loin d'être, comme on l'a conçu classiquement, une idée intemporelle ou atemporelle que le phénomène de langage se contenterait d'exprimer, l'amorce de sens du langage se temporalise déjà en tant que telle – dans la mesure où elle est appel du sens pour l'à-venir et promesse qu'il faut attendre du sens depuis son report immédiat dans le passé, donc appel protentionnel du sens comme pro-jet de sens et report rétionnel immédiat du sens comme exigence de ce qui reste désormais à faire –, et se spatialise déjà, du même coup, en tant que telle – dans la mesure où elle est aussitôt écartée d'elle-même comme sens de pro-jet et sens de l'exigence, ouvrant l'espace de "l'en même temps" qui est le temps de la présence, que le sens doit tout autant déployer que traverser pour se faire, sous l'horizon futur du projet et sous l'horizon aussitôt passé de l'exigence. Le temps-espace de la présence commence donc toujours déjà en lui-même, et il ne se fait, de cette manière, qu'en s'enchâssant en lui-même, en temporalisant l'espace (l'en même temps) qui s'est ouvert et qui continue de s'ouvrir. 119 | Mais cela ne se produit, précisément, que si le sens arrive, pour ainsi dire, à s'accrocher à lui-même, à ne pas se perdre, tout aussitôt, en tant qu'amorce de sens. Il arrive fréquemment, nous en faisons quotidiennement l'expérience, que nous "perdions le fil de nos idées", autrement dit que le sens dans son amorce *s'éclipse*. Dans ce cas, ce qui s'éclipse pareillement, c'est le temps / espace dans l'amorce de son ouverture à lui-même, et nous sommes alors très près du battement en éclipses du temps/espace dont il

est question dans l'épreuve phénoménologique de l'épochè hyperbolique de la pensée. De cette manière, l'éclipse du sens dans son amorce, est d'une certaine façon l'épochè hyperbolique de la pensée qui s'exerce "spontanément". La pensée aura beau rechercher, en se concentrant sur elle-même, le sens qui s'était un moment amorcé, elle ne retrouvera rien d'autre que son clignotement avec le penser. Si elle a une chance de retrouver le sens, ce ne pourra être précisément, que par un retour à l'inattention, au flottement de la pensée dans son inchoativité, c'est-à-dire par une certaine manière de déconcentration, où le sens dans son amorce se retemporalisera / respatialisera dans sa radicale contingence. Si l'on y réfléchit bien, ce retour n'est rien d'autre qu'une déconcentration de la pensée en systole sur sa phénoménalité en abîme, et une ouverture en diastole sur la phénoménalité en général dans la phénoménalité dans son anonymat phénoménologique –cela même où chatoie ce que nous baptisons l'inchoativité de la pensée. C'est donc bien là, dans cette résonance de la phénoménalité en général dans la phénoménalité en clignotement de la pensée, et où se remet en jeu "l'organe" ou le schème de la phénoménalisation, que peut avoir lieu la phénoménalisation du phénomène de langage, c'est-à-dire l'ouverture ou la réouverture du sens à *son aventure* –dont rien, sinon une attention spécifique à la résonance, ne peut garantir le succès. »

Agenda des séminaires 2005/6

Lundi 3 octobre 2005

Lundi 28 novembre 2005

Journée pédagogie des stages entretien
d'explicitation Mardi 29 novembre

Lundi 30 janvier 2006

Lundi 27 mars 2006

Lundi 12 juin 2006

Explicititer

Journal du GREX

Groupe de Recherche sur l'Explicitation

Association loi de 1901

8 passage Montbrun

Paris 75014

site www.expliciter.net

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256

Sommaire du n° 61

1-7 L'épochè comme éthique de la prise de parole. Deux terrains de pratiques, l'écriture poétique et l'intervention psychiatrique. Natalie Depraz.

8-11 Pour un nouveau livre II. Frédéric Borde.

12-13 C'est comment un moment spécifié ? Petit écho dans la suite immédiate de St. Eble 2005. Maurice Legault.

14-25 St. Eble 2004 : mais que faisait le groupe 2 ?

14-15 Introduction, Mireille Snoeckx.

15-17 Intersubjectivité et ressouvenir. Armelle Balas Chanel.

17-18 Relation entre intersubjectivité et ressouvenir. Sylvie Bonnelle(s).

18-19 Rythmes et questionnement des conditions intersubjectives du ressouvenir. Francis Lesourd.

19-22 De l'émergence d'une idée théorique à sa pertinence. Claudine Martinez.

22-25 L'éveil du ressouvenir et le rôle de l'intersubjectivité. Maurice Legault.

26-47 Approche psycho-phénoménologique d'un « sens se faisant ». II Analyse du processus en référence à Marc Richir. Pierre Vermersch.

Programme du séminaire du GREX

Lundi 3 octobre 2005

de 10h à 17 h 30

Institut Reille

34 avenue Reille 75014 Paris
(RER cité Universitaire, bus 88, 21)

Présentation et discussion de

1/ « L'épochè comme éthique de la prise de parole » par Natalie Depraz.

2/ Approche psycho-phénoménologique d'un sens se faisant, par Pierre Vermersch.

Discussions avec les auteurs présents des autres articles de ce numéro.

Ordre du jour et programme des journées de novembre 2005.